



« SI QUELQU'UN EST DANS LE CHRIST,  
C'EST UNE CRÉATION NOUVELLE »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2011



« SI QUELQU'UN EST DANS LE CHRIST,  
C'EST UNE CRÉATION NOUVELLE »

---

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



---

RIMINI 2011

© 2011 Fraternità di Comunione e Liberazione

Traduction: Daniel Jalade

Relecture : Véronique Berling

Mise en page: Ultreya, Milano

Achévé d'imprimer en mai 2011

dans l'imprimerie Accent' Tonic, 45/47 rue de Buzenval 75020 Paris

En couverture : *L'appel de Zachée* (détail), Capoue, Basilique de Sant'Angelo in Formis.

Avec la gracieuse autorisation du recteur de la basilique.

*Cité du Vatican, 29 avril 2011*

*Révérend père Julián Carrón  
Président de la Fraternité de Communion et Libération*

*À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « Si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle », le Souverain Pontife adresse aux participants son affectueuse pensée et, souhaitant que cette rencontre providentielle suscite une ardeur missionnaire renouvelée au service de l'Évangile, il invoque une large effusion de faveurs célestes et envoie de tout cœur à vous, et à tous les participants sa bénédiction apostolique spéciale.*

***Cardinal Tarcisio Bertone***, Secrétaire d'État de Sa Sainteté

# Vendredi 29 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie du salon :

Wolfgang Amadeus Mozart, Concerto pour piano n° 27 en si bémol majeur, K 595

András Schiff, piano

Sándor Végh – chambre académique de Salzbourg, Decca

## ■ INTRODUCTION

**Julián Carrón**

Au début de notre geste des Exercices, je crois que personne ne ressent de plus grande urgence que de demander la disponibilité à la conversion. Chacun d'entre nous sait très bien à quel point il résiste à cette conversion, combien de fois notre cœur est endurci, à quel point nous ne sommes pas complètement disponibles à nous laisser attirer par Lui. Plus nous sommes conscients de cela, de cette guerre dans laquelle nous sommes engagés et combien nous sommes fragiles et faibles, plus nous ressentons l'urgence de demander à l'Esprit que ce soit Lui qui lave ce qui est immonde, qui irrigue ce qui est aride, qui soigne ce qui est blessé.

### *Discendi Santo Spirito*

Je salue chacun de vous qui êtes présents ici et tous les amis qui sont en liaison satellite avec nous depuis différents pays, et tous ceux qui feront les Exercices en différé au cours des prochaines semaines.

Je commence en lisant le télégramme que Sa Sainteté nous a envoyé :

« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle", le Souverain Pontife adresse aux participants son affectueuse pensée et, souhaitant que cette rencontre providentielle suscite une ardeur missionnaire renouvelée au service de l'Évangile, il invoque une large effusion de faveurs célestes et envoie de tout cœur à vous, et à tous les participants sa bénédiction apostolique spéciale. *Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté* ».

« Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle »,<sup>1</sup> parce que le Christ est quelque chose qui m'arrive maintenant. Essayons de nous identifier avec les disciples, après Pâques. Qu'est-ce qui prévalait dans leur

---

<sup>1</sup> 2 Cor 5, 17.

cœur, dans leurs yeux, dans leur conscience d'eux-mêmes, si ce n'est Sa présence vivante ? Pour eux, c'était tellement évident qu'ils ne pouvaient pas l'arracher, que c'était une présence qui vainquait n'importe quel doute, n'importe quelle ombre : elle s'imposait. Pour eux, Jésus Christ était quelque chose qui se produisait en eux-mêmes. Ce n'était pas une doctrine, une liste de choses à faire, un sentiment. C'était, oui, une présence extérieure, différente, mais qui envahissait leur vie. La résurrection de Jésus Christ, Sa présence vivante introduisait une nouveauté qui rendait la vie enfin vie, la remplissant d'une intensité qu'ils ne pouvaient pas générer tous seuls. C'était tellement évident qu'ils l'ont appelée « vie nouvelle ».<sup>2</sup> Et qui la vivait ? Une créature nouvelle. La vie nouvelle – mais nous pouvons simplement dire « la vie » dans le sens le plus plein, qui se dévoile pour la première fois avec toute son intensité – définissait à ce point leurs personnes, qu'on appelait les chrétiens les « vivants ».<sup>3</sup> Quelle sorte d'expérience ont-ils faite et quelle sorte d'expérience les autres ont-ils vue chez eux pour les définir comme « les vivants » ! C'est cela que Jésus Christ a introduit pour toujours dans la réalité : une possibilité de vivre la vie à un niveau que nous ne connaissions absolument pas auparavant, quelque chose « de plus », précisément, et saint Paul n'a pas trouvé d'autre manière d'exprimer ce fait que la phrase que nous avons choisie comme titre de nos Exercices.

C'est la nouveauté qu'introduit la résurrection de Jésus Christ. Ce n'est pas un retour à la vieille vie d'avant ; c'est une vie qui implique un saut, un incrément de vie inconnu auparavant. C'est si réel, mais en même temps au-delà de toute imagination, que la seule chose que l'on peut faire est de la témoigner dans l'action, la communiquer à travers un visage radieux, à travers l'intensité du regard, à travers le rapport avec la réalité, dans la manière de traiter tout. Ce n'est pas quelque chose que l'on avait d'abord apprise et que l'on a ensuite cherché à appliquer : on ne la connaissait pas auparavant, il aurait donc été impossible d'essayer d'appliquer quelque chose que l'on ne connaissait pas. C'était une surprise, on a commencé à savoir pourquoi Jésus Christ la faisait survenir : c'était l'Événement qui faisait connaître la nouveauté. « Et il advint, comme il était à table avec eux, qu'il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ».<sup>4</sup> C'était Lui qui la générait constamment : « Et ils se dirent l'un à l'autre : "Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ?" ».<sup>5</sup> C'était quelque chose – Jésus Christ, Jésus Christ ressuscité – qui survenait en eux, tellement il leur rendait le cœur brûlant !

---

<sup>2</sup> Rm 6, 4.

<sup>3</sup> Rm 6, 11.

<sup>4</sup> Lc 24, 30-31.

<sup>5</sup> Lc 24, 32.

Don Giussani affirme : « C'est dans le mystère de la Résurrection que réside le sommet et le summum de l'intensité de notre autoconscience chrétienne, et donc de la conscience nouvelle que j'ai de moi-même, de la manière dont je regarde toutes les personnes et toutes les choses : c'est dans la Résurrection que réside la clef de voûte de la relation entre moi et moi-même, entre moi et les hommes, entre moi et les choses. Mais c'est la chose dont nous nous réfugions le plus. C'est la chose, si vous voulez, la plus délaissée, même respectueusement, respectueusement laissée dans son aridité de parole perçue intellectuellement, perçue comme une idée, précisément parce que c'est le sommet du défi du Mystère à notre mesure ». <sup>6</sup> Qui parmi nous ne désirerait pas une telle intensité de vie ? Mais si nous comparons ce qu'ont vécu les disciples la semaine de Pâques avec ce que nous avons vécu, nous reconnaissons tous la distance, la distance abyssale qui nous sépare de l'expérience qu'ils ont faite eux. C'est aussi valable en ce qui concerne la participation à la Liturgie : pour eux, cela a été le moment de Le reconnaître (leurs yeux s'ouvrent et ils Le reconnaissent), pour nous, elle est bien souvent réduite à un rite.

Mais cette distance qui nous colle à la peau – cette douleur qui s'impose à nous – a été vaincue chez les apôtres : c'est cela l'espérance pour chacun de nous. Ce que nous attendons est déjà un fait chez eux, est déjà survenu dans l'histoire. Cette nouveauté a déjà été une expérience chez l'homme, chez certains hommes, elle peut aussi devenir notre expérience si nous sommes disposés à nous laisser engendrer à travers la manière dont il nous a pris : le charisme. Pour que cela arrive, nous devons nous rendre disponibles à poursuivre le chemin tracé par don Giussani. Pour que le christianisme devienne « nôtre » au point de dépasser cette distance qui nous sépare de l'expérience des apôtres, et pour que la vie se remplisse de cette nouveauté qui vainc toute aridité, il faut continuer le parcours que nous sommes en train de suivre, dont nous avons encore donné les raisons le 26 janvier dernier lors de la présentation du *Sens religieux*.

La question qui émerge très souvent, de différentes manières, et qui devient plus acharnée en faisant l'école de communauté, est révélatrice du problème dans lequel nous nous trouvons coincés : mais pourquoi insistons-nous sur le fait que Jésus Christ est venu nous réveiller et nous éduquer au sens religieux, sur le fait que la nature de l'expérience chrétienne se voit au fait qu'elle est en mesure de susciter le sens du mystère chez le moi, de susciter la demande humaine ? N'aurait-il pas été plus facile de parler de Jésus Christ sans cet acharnement sur le réveil du moi, sur l'insistance à propos de ce que nous

---

<sup>6</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2008, pp. 71-72.



avons découvert en nous-mêmes ? Combien de fois me répète-t-on : « Mais où veux-tu en venir ? Le chemin que don Giussani nous fait parcourir n'est-il pas une complication ? ».

J'ai l'impression d'entendre aujourd'hui la même objection que l'un des étudiants de don Giussani lui adressait. Lui-même le raconte : « Maintenant, les gens ne perçoivent plus en quoi consiste la correspondance entre la proposition chrétienne dans son originalité, entre l'événement chrétien et la vie de tous les jours. Et lorsque je m'efforce, et lorsque vous vous efforcez de le faire comprendre : "Mais que tu es compliqué, que tu es compliqué !" . Au lycée, lorsque je dictais ce que vous apprenez à l'école de communauté, j'avais en classe le fils de Manzù, qui connaissait un prêtre chez qui il allait toujours. Ce prêtre l'avais remonté contre ce qu'il lisait dans mes notes et lui disait : "Tu vois, il complique, alors que la religion est simple". C'est-à-dire "les raisons compliquent" – et combien diraient la même chose ! - "la recherche des raisons complique". Elle éclaire, au contraire ! C'est à cause de cela que Jésus Christ n'est plus une autorité, mais un objet sentimental, et Dieu est un épouvantail et non un ami ».<sup>7</sup>

Don Giussani savait bien où conduisait ce genre de manière de vivre la foi apparemment moins compliquée. « La situation était apparemment excellente pour transmettre un contenu catholique théorique et éthique : les paroisses étaient efficaces et offraient des cours de catéchèse pour tous les âges, l'instruction religieuse était obligatoire dans toutes les écoles jusqu'à la fin du premier cycle de l'enseignement secondaire ; la tradition était sauvegardée, au moins formellement, dans les valeurs transmises par les familles, une certaine pudeur était encore de mise face à une critique sans retenue et une information irrégulière ; la pratique religieuse était relativement élevée ; un bon pourcentage de Messes festives [et aujourd'hui, soixante ans plus tard, tout a été très redimensionné...]. C'est alors qu'un premier contact avec de jeunes élèves du premier cycle du secondaire nous fit prendre conscience de trois éléments importants. Tout d'abord, une absence de motivation ultime de la foi. [...] En deuxième lieu, une absence acceptée d'incidence de la foi sur le comportement social en général, à l'école en particulier. En dernier lieu un climat générateur de scepticisme ».<sup>8</sup>

C'est pour cela que le penseur juif Heschel a raison : « Il est habituel de faire porter la faute à la science séculaire et à la philosophie irréligieuse pour l'éclipse de la religion dans la société moderne, mais il serait plus honnête de faire porter la faute à la religion pour ses propres défaites. La religion a décliné non pas parce qu'elle a été réfutée, mais parce qu'elle est devenue sans perti-

<sup>7</sup> Voir Luigi GIUSSANI, «Tu» (*o dell'amicizia*), Bur, Milan, 1997, pp. 40-41.

<sup>8</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Risque éducatif*, Nouvelle cité, Paris, 2006, p. 38.

nence, monotone, oppressive et insipide ». <sup>9</sup> Cette non pertinence, ce caractère insipide de la foi peut se voir aussi dans une situation comme celle décrite tout à l'heure par don Giussani, où la religiosité était omniprésente, ou bien dans celle imaginée par Nietzsche, où la religion était répandue mais était incapable de réveiller le moi. « Nietzsche nous a avertis depuis longtemps que *la mort de Dieu* est parfaitement compatible avec une “*religiosité bourgeoise*” [...]. Il n'a pas pensé un seul instant que la religion était finie. Ce qu'il mettait en discussion, c'est la capacité de la religion de mouvoir la personne [c'est-à-dire de réveiller le moi] et d'ouvrir son esprit [...]. La religion est devenue un produit de consommation, une forme de passe-temps parmi d'autres, une source de réconfort pour les faibles [...] ou une gare de services émotionnels, destinée à assouvir certains besoins irrationnels qu'elle est en mesure de satisfaire plus que tout autre chose. Pour unilatéral qu'il puisse sembler, le diagnostic de Nietzsche fait mouche ». <sup>10</sup>

Un christianisme qui n'est pas en mesure de mouvoir la personne, de susciter l'humain, a conduit à un désintérêt envers le christianisme lui-même, en le rendant non pertinent. Dans bien des cas, il ne s'agissait pas d'une rébellion contre la proposition chrétienne ; dans la majorité des cas, le christianisme a tout simplement perdu en intérêt, il est devenu sans pertinence, justement. Cela illustre que le réveil du moi, que le sens religieux, n'est pas quelque chose d'utile seulement avant la foi, mais quelque chose de décisif à n'importe quel moment : c'est sa véritable vérification. Et nous, sans cette vérification, pensons-nous pouvoir agir différemment des autres ? Ou bien finirons-nous comme tout le monde ? Nous aussi, nous désintéresserons-nous de la proposition chrétienne si nous ne faisons pas le chemin que nous propose don Giussani ?

Pour cela, mes amis, dans une phrase de synthèse, il nous résume vraiment à quel défi nous devons faire face : « J'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à ses exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire ». <sup>11</sup> Voici la question décisive : la nécessité de viser une expérience qui puisse résister. Pour cela, dans la phrase que je viens de citer, don Giussani nous offre une triple clef pour comprendre si nous sommes en train de faire la bonne route : la foi doit être une expérience présente (non le récit de faits auxquels chacun colle ensuite quelque chose), une expérience jugée, non une

<sup>9</sup> Voir A.J. HESCHEL, *Crescere in saggezza*, Gribaudo, Milan, 2001, p. 157.

<sup>10</sup> Voir Ernest L. FORTIN, «The regime of Separatism: Theoretical Considerations on the Separation of Church and State», dans Id. *Human Rights, Virtue, and the Common Good*, U.S.A. 1996, p. 8.

<sup>11</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Risque éducatif*, op. cit., p. 13.

répétition de formules ou de phrases ou bien de commentaires ; la foi doit trouver sa confirmation dans son utilité pour la vie dans l'expérience présente, dans l'expérience elle-même (sinon, nous aurons toujours besoin s'un supplément de certitude "de l'extérieur") ; la foi doit se retrouver en mesure de résister dans un monde où tout dit le contraire.

Ce n'est que si nous nous rendons compte de la lutte dans laquelle nous sommes engagés que nous pouvons prendre au sérieux la travail que nous sommes en train de faire et comprendre les raisons pour lesquelles don Giussani a fait ce qu'il a fait. Tout le raisonnable de la foi réside ici : dans sa capacité à exalter l'humain pour pouvoir saisir la pertinence de la foi avec les exigences de la vie. Le christianisme et l'homme partagent le même sort !

Cette expérience présente de la foi est décisive pour que la nouveauté introduite dans l'histoire et dans notre vie par le Baptême puisse durer, puisse résister en nous comme conscience, comme nous l'a récemment rappelé le Pape lors de la Messe du Chrisme : « Saint Pierre, dans sa grande catéchèse baptismale, a appliqué ce privilège et cette tâche d'Israël à l'entière communauté des baptisés, proclamant : "Mais vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis pour proclamer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui, jadis, n'étiez pas un peuple et qui êtes maintenant le Peuple de Dieu" (IP 2, 9 s.). Le Baptême et la Confirmation constituent l'entrée dans ce peuple de Dieu, qui embrasse le monde entier; l'onction du Baptême et de la Confirmation est une onction qui introduit dans ce ministère sacerdotal en faveur de l'humanité. Les chrétiens sont un peuple sacerdotal pour le monde. Les chrétiens devraient rendre visible au monde le Dieu vivant, en témoigner et conduire à Lui. Quand nous parlons de notre charge commune, en tant que baptisés, nous ne devons pas pour autant en tirer orgueil. C'est une question qui, à la fois, nous réjouit et nous préoccupe: sommes-nous vraiment le sanctuaire de Dieu dans le monde et pour le monde ? Ouvrons-nous aux hommes l'accès à Dieu ou plutôt ne le cachons-nous pas ? Ne sommes-nous pas, nous – peuple de Dieu –, devenus en grande partie un peuple de l'incrédulité et de l'éloignement de Dieu ? N'est-il pas vrai que l'Occident, les pays centraux du christianisme sont fatigués de leur foi et, ennuyés de leur propre histoire et culture, ne veulent plus connaître la foi en Jésus Christ ? Nous avons raison de crier vers Dieu en cette heure : Ne permets pas que nous devenions un non-peuple ! Fais que nous te reconnaissions de nouveau ! En effet, tu nous as oints de ton amour, tu as posé ton Esprit Saint sur nous. Fais que la force de ton Esprit devienne à nouveau efficace en nous, pour que nous témoignions avec joie de ton message ! Malgré toute la honte que nous éprouvons pour nos erreurs, nous ne devons pas oublier cependant qu'il existe aussi aujourd'hui des exemples lumineux de foi ; qu'il y

a aussi aujourd'hui des personnes qui, par leur foi et leur amour, donnent espérance au monde. Quand le 1<sup>er</sup> mai prochain sera béatifié le Pape Jean-Paul II, nous penserons à lui, pleins de gratitude, comme à un grand témoin de Dieu et de Jésus Christ à notre époque, comme à un homme rempli d'Esprit Saint ».<sup>12</sup>

Le bienheureux Jean-Paul II est le témoin d'exception pour affronter ces jours, il nous rend présent le fait qu'il est possible de vivre en chrétien aujourd'hui. Nous avons des raisons évidentes pour sentir la béatification de sa personne comme un événement particulièrement proche, de par l'histoire qui nous a unis à lui, parce que nous pouvons répondre à ce que lui-même nous avait recommandé : « Lorsqu'un mouvement est reconnu par l'Église, il devient un instrument privilégié pour une adhésion personnelle et toujours nouvelle au mystère du Christ. Ne permettez jamais que le vice de l'habitude, de la "routine", de la vieillesse [le contraire exact de la vie nouvelle] n'habite votre participation ! Renouvelez constamment la découverte du charisme qui vous a fascinés et celui-ci vous conduira plus puissamment à vous rendre serviteurs de la seule puissance qu'est le Christ Seigneur ! ».<sup>13</sup> Comment ne pas ressentir son rappel particulièrement vivace à un moment comme celui-ci, qui coïncide avec sa béatification ? Qui d'entre nous ne ressent ces paroles comme un appel particulièrement pressant à la conversion ? Nous ne pouvons répondre de manière appropriée à cette charge que si nous continuons à suivre le charisme qui nous a fascinés, comme nous chercherons à le faire durant ces Exercices.

Demandons à Jean-Paul II et à don Giussani de nous rendre disponibles, au début de ce geste, à la grâce de Jésus Christ qui continue à venir à notre rencontre, pour pouvoir devenir – comme eux – des témoins.

Un geste de cette dimension est impossible sans la contribution et le sacrifice de chacun de nous, dans l'attention aux avis, au silence, aux indications. Chacune de ces choses est une modalité immédiate de notre demande à Jésus Christ d'avoir pitié de notre néant, afin que nous ne devenions pas un non-peuple. Parce que c'est ça la lutte, mes amis, ce n'est pas de chercher à arranger quelque chose, parce que le risque, c'est que nous perdions l'intérêt, que nous devenions un non-peuple, comme tant de personnes autour de nous. Et nous savons tous le besoin que nous avons de silence, qui permet de laisser pénétrer jusqu'aux os chaque chose qui est dite, et qui permet au silence de devenir un cri, une demande à Jésus Christ d'avoir pitié de nous, de notre néant.

---

<sup>12</sup> BENOÎT XVI, *Messe Chrismale*, 21 avril 2011.

<sup>13</sup> Voir JEAN-PAUL II, *Discours aux prêtres participants à l'expérience du mouvement « Communion et Libération »*, 12 septembre 1985.

## **SAINTE MESSE**

### **HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO**

« C'était la troisième fois que Jésus se manifestait aux disciples » (*Jn 21, 14*). Pratiquement chaque jour, Sa présence physique, réelle, cette vie nouvelle, avait fait irruption dans la vie des apôtres ; et pourtant, ce soir-là, ils étaient tristes, cette nuit-là n'avait pas été rendue féconde. Pierre surtout pensait pouvoir entrer en relation avec cette nouvelle présence du Seigneur, selon ce qu'il savait déjà, selon ce qu'il était capable de faire : « Je vais pêcher ». Rien ne se produit, une totale infécondité.

C'est seulement l'initiative de Jésus Christ, c'est seulement la nouveauté de Sa présence qui survient vraiment qui ouvre en grand toute notre humanité. Mais il y a un détail : ce fait d'être saisi par Jésus Christ, par Lui, non par nos images, non par ce que nous savons déjà, pas même par la richesse du patrimoine de tant d'années avec Lui dans le mouvement, ce fait d'être saisi par Jésus Christ se produit, pour Pierre et pour les autres, à travers celui qui vivait jusqu'au bout le drame de son humanité, et qui était le plus attentif : Jean est le premier à s'apercevoir de Sa présence. Son cri déchire notre somnolence, notre présomption, notre distraction : « C'est le Seigneur ! ». Pour nous, Giussani est ceci, le charisme est ceci : la possibilité concrète d'être repris, mais repris maintenant, parce que c'est une voix qui crie maintenant – la mer de Tibériade ou bien la mer de Rimini, c'est la même chose, il n'y a aucune différence – c'est un visage, c'est une main qui nous montre cette Présence qui nous saisi l'un après l'autre : « C'est le Seigneur ! ».

Demandons à la Vierge la grâce pour chacun d'entre nous de ne pas dormir et de ne pas résister.

# *Samedi 30 avril, le matin*

*À l'entrée et à la sortie du salon :*

*Wolfgang Amadeus Mozart, Concerto pour piano et orchestre n° 23 en la majeur,*

*KV 488*

*Wilhelm Kempff, piano*

*Ferdinand Leitner – Bamberger Symphoniker, Decca*

**Père Pino.** Celui qui est dans le Christ est une création nouvelle, parce que le Christ est quelque chose qui me survient maintenant.

*Angelus*

*Laudes*

## ■ PREMIÈRE MÉDITATION

**Julián Carrón**

### *Le « mystère éternel de notre être »*

Si nous avons demandé à la Vierge comment elle avait commencé à se concevoir en se surprenant en action après l'annonce de l'ange elle aurait employé des mots semblables à ceux-ci, de don Giussani : « Toute la personnalité de la Vierge jaillit de l'instant où il lui est dit : "Ave, Maria", c'est-à-dire quand elle a perçu ce signe, ce rappel. Dès l'instant de l'annonce elle a assumé sa place dans l'univers et face à l'éternité. Une source totalement nouvelle de moralité s'est établie dans sa vie. Il a jailli un sentiment de soi profond, mystérieux, une vénération de soi, un sens de grandeur seulement égal au sens de son néant auquel elle n'a jamais pensé de cette manière-là ». <sup>14</sup>

Qui parmi nous n'aimerait pas vivre toute sa vie dominée par ce sentiment de soi si profond et mystérieux, par ce sens de grandeur, d'autant plus qu'il est conscient de son propre néant ? Et si nous avons posé la même question à André après sa rencontre avec Jésus, il aurait pu regarder sa femme et ses enfants pour deviner ce qui était en train de lui arriver et qui l'avait rempli de silence sur le chemin du retour : « Et quand ils sont rentrés, le soir, à la fin de la

---

<sup>14</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Tutta la terra desidera il Tuo volto*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2000, pp. 146-147.

journée – parcourant très certainement la route en silence, parce que jamais ils ne s'étaient parlé entre eux comme dans ce grand silence où un Autre parlait, où Lui continuait à parler et résonnait en eux – et ils sont arrivés chez eux, la femme d'André, en le regardant, lui a dit : “Mais qu'as-tu, André, qu'as-tu ?”. Et ses enfants, étonnés, regardaient leur père : c'était lui, oui, c'était lui, mais il était “davantage” lui, il était différent. C'était lui, mais il était différent. Et lorsque – comme nous l'avons dit une fois, profondément émus, avec une image facile à penser parce que si réaliste – elle lui a demandé : “Que t'est-il arrivé ?”, lui l'a embrassée, André a embrassé sa femme et ses enfants : c'était lui, mais il ne l'avait jamais embrassée comme cela ! C'était comme l'aurore, ou l'aube, d'une humanité différente, d'une humanité nouvelle, d'une humanité plus vraie. Comme s'il avait dit : “Enfin !”, sans en croire ses yeux. Mais c'était trop évident pour qu'il n'en croie pas ses yeux ! ».<sup>15</sup>

Quelle intensité humaine ! Qui n'aimerait pas sentir toute la vibration d'une humanité si nouvelle pour pouvoir embrasser sa femme de cette façon ? Et quelle épouse n'aimerait être embrassée de cette façon ? Ce n'est pas un discours ! Se sentir embrassé comme cela ! Pas un mari qui lui répète un discours correct mais qui lui fait faire l'expérience de ce qu'il lui dit en l'embrassant comme cela ! Et quel enfant n'aimerait regarder son père lorsqu'il commence déjà à décliner de par la logique normale de la vie, et dire, stupéfait : « C'est lui, mais il est davantage lui-même maintenant que lorsqu'il était jeune ».

Mais l'on pourrait penser que la Vierge et André ont pu faire l'expérience de l'autre monde dans ce monde-ci parce que c'était la première fois. Par la suite, il leur arriverait ce qui est arrivé à tout le monde, ils déclinerait. Et ça, c'est comme si cela nous confirmait dans notre scepticisme : ce fut comme cela, mais tout décline. Que cela ne finit pas comme cela, nous l'avons tous – tous – vu de nos yeux ! Qui ne se souvient pas du témoignage imposant de don Giussani sur la Place Saint-Pierre vers la fin de sa vie ? « “Qu'est-ce donc que l'homme, pour que tu songes à lui ? et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ?”. Aucune question ne m'a jamais frappé autant que celle-ci. Et un seul Homme au monde pouvait me donner une réponse, en posant une nouvelle question : “Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ? Que peut donner l'homme en échange de son âme ?”. On ne m'a jamais adressé une question qui m'ait laissé le souffle coupé comme celle-là formulée par Jésus Christ ! Aucune femme n'a jamais entendu une autre voix parler de son fils avec une telle tendresse originelle et une indiscutable valorisation du fruit de son sein, avec une affirmation totalement positive de

<sup>15</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Il tempo si fa breve*, Cooperativa editoriale Nuovo Mondo, Milan, 1994, p. 25.

son destin ; seule l'a fait la voix du Juif Jésus de Nazareth. Mais, plus encore, aucun homme ne peut se sentir lui-même affirmé avec une dignité de valeur absolue, au-delà de n'importe lequel de ses succès. Personne au monde n'a jamais pu parler ainsi ! Seul le Christ prend à cœur toute mon humanité. C'est la stupéfaction de Pseudo-Denys l'Aréopagite : "Qui pourra jamais parler de cet amour que le Christ porte aux hommes et qui répand en eux sa paix ?". Voilà plus de cinquante ans que je me répète ces mots ! »<sup>16</sup>

Chacun peut faire la comparaison avec lui-même, entre son expérience humaine et celle que nous a témoignée ces hommes et ces femmes. Non pour l'entendre comme le énième reproche parce que nous ne sommes pas à la hauteur – à cause de notre tendance habituelle à tout réduire à des termes moralistes – mais pour nous rendre compte de ce que nous sommes en train de perdre. C'est cette intensité que nous perdons, c'est cette vibration ! Et chacun de nous sait que c'est vrai, nous en avons fait l'expérience à certains moments de notre vie. Mais quelle distance, très souvent, entre eux et nous. C'est bien loin d'une vie avec le souffle suspendu face à Jésus Christ : quelle réduction portons-nous si souvent ! Nous sommes ensemble, mes amis, pour nous accompagner, pour nous soutenir, pour nous témoigner les uns les autres qu'au milieu de toutes nos limites – nos limites n'ont rien à voir, arrêtons, elles n'ont rien à voir ! – il est possible de vivre ainsi.

Maintenant, la première chose à comprendre, avec la compagnie sans pareil de don Giussani, c'est pourquoi nous sommes à ce point réduits.

## 1. La confusion du moi

*« Derrière le mot "moi", il y a aujourd'hui une grande confusion, et pourtant la compréhension de ce qu'est mon sujet est de premier intérêt. En effet, mon sujet est au centre, à la racine de chacune de mes actions (une pensée est aussi une action). L'action est la dynamique par laquelle j'entre en relation avec n'importe quelle personne ou chose. Si on met son propre moi de côté, il est impossible que les relations avec la vie soient les miennes, que la vie elle-même (le ciel, la femme, l'ami, la musique) soit mienne [...] : désormais, le mot "moi" évoque pour la grande majorité des gens quelque chose de confus et de fluctuant, un terme que l'on emploie par commodité avec une simple valeur indicative (comme "bouteille" ou "verre"). Mais derrière ce petit mot, il ne vibre plus rien qui désigne puissamment et clairement quel*

<sup>16</sup> Voir Luigi GIUSSANI, «Nella semplicità del mio cuore lietamente ti ho dato tutto», dans L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Generare tracce nella storia del mondo*, Rizzoli, Milan, 1998, pp. III-IV.



type de conception et de sentiment un homme possède de la valeur de son propre moi. Pour cela, nous pouvons dire que nous vivons des temps où une civilisation semble se terminer : l'évolution d'une civilisation, en effet, est telle dans la mesure où on aide la valeur du moi à émerger et à devenir plus claire. Nous sommes à une époque où l'on favorise, au contraire, une grande confusion à propos du contenu du mot "moi" ».<sup>17</sup>

C'est ce que décrit – pour donner un exemple parmi d'autres – ce passage du récent roman *La Contrevie* de Roth : « La seule chose que je puisse avancer sans hésiter, c'est que moi je n'ai pas de "moi" et que je refuse de faire les frais de cette farce – car pour moi ce serait une vaste blague. M'en tient lieu tout un éventail de rôles que je peux jouer, et pas seulement le mien ; j'ai intériorisé toute une troupe, une compagnie permanente à laquelle faire appel en cas de besoin, un stock de scènes et de rôles qui forment mon répertoire. Mais je n'ai certes aucun "moi" indépendant de mes efforts – autant de postures artistiques – pour en avoir un. Du reste je n'en veux pas. Je suis un théâtre et rien d'autre qu'un théâtre. »<sup>18</sup>

Une expérience qui ne répondrait pas à cette mentalité répandue, même en faisant un grand nombre de réunions et en prenant un tas d'initiatives, serait vouée à l'échec ! C'est l'éclipse de l'humanité, comme le dit encore Heschel : « L'incapacité à percevoir notre valeur [...] est en soi-même une terrible punition »,<sup>19</sup> que nous payons dans notre chair chaque jour.

Mais comment cela a-t-il pu se produire ? « La première constatation au début de toute enquête sérieuse concernant la constitution de notre propre sujet, c'est que la confusion qui domine aujourd'hui derrière le masque fragile (presque un *flatus vocis*) de notre moi vient, en partie, d'une influence extérieure à notre personne. Il faut bien garder à l'esprit l'influence décisive qu'a sur nous ce que l'Évangile appelle "le monde" et qui apparaît comme l'ennemi de la formation stable, digne et consistante d'une personnalité humaine. Il y a une très forte pression de la part du monde qui nous entoure (à travers les médias, ou bien l'école, la politique) et nous influence et finit par encombrer – comme un préjugé – toute tentative de prise de conscience de son propre moi ».<sup>20</sup>

Cette influence extérieure, ce "monde", qu'est-ce que c'est ? C'est le pouvoir – comme don Giussani nous l'a dit à plusieurs occasions – qui ne reste pas en dehors de nous (comme le dit Bernanos, en parlant de l'opinion dominante :

<sup>17</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan, 1995, pp. 9-10. [Les phrases de ce livre reprises dans les présents Exercices ne figurent pas dans l'édition française de *À la recherche du visage humain* de 1989 ; NdT]

<sup>18</sup> Philip ROTH, *La Contrevie*, Gallimard, Paris, 2004, p. 400.

<sup>19</sup> Voir A.J. HESCHEL, *Chi è l'uomo?*, Se, Milan, 2005, p. 43.

<sup>20</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Alla ricerca del volto umano*, op. cit., p. 10.

« À son contact quotidien, les énergies s’usent, les caractères s’émoussent, les sincérités perdent leur tranchant », <sup>21</sup> mais au contraire nous pénétre si profondément que nous en devenons étrangers à nous-mêmes. Si seulement il ne s’agissait que d’une persécution extérieure et que la conscience que nous avons de nous-mêmes demeurerait intacte, si seulement ! « Ce qui nous entoure, la mentalité dominante, la culture envahissante, le pouvoir, nous rend étrangers à nous-mêmes [nous arrache l’âme !] : c’est comme s’il n’y avait plus aucune évidence réelle à part la mode, parce que la mode est un projet du pouvoir ». <sup>22</sup>

*Écoutons encore don Giussani : « La mentalité commune, créée par les médias et par toute la trame des outils qu’a le pouvoir – qui prennent de plus en plus d’ampleur, au point que Jean-Paul II a dit que le danger de l’époque que nous traversons est l’abolition de l’homme par le pouvoir – altère le sens de soi-même, le sentiment de soi-même, plus précisément, elle atrophie le sens religieux, atrophie le cœur, mieux encore, elle l’anesthésie totalement (une anesthésie qui peut devenir coma, mais c’est une anesthésie) ». <sup>23</sup>*

Un signe de cette altération du sens du moi, de cette extranéité, c’est la lecture que nous faisons de nos besoins, en conséquence. Pour cela, don Giussani nous avertit : « Il faut faire très attention, parce que très facilement nous ne partons pas de notre véritable expérience, c’est-à-dire de l’expérience dans son entier et dans son authenticité. En effet, nous identifions souvent l’expérience avec des expressions partielles, en la réduisant ainsi à un moignon comme cela arrive souvent dans le champ affectif, lorsqu’on tombe amoureux, ou bien dans les rêves sur l’avenir. Et plus souvent encore, nous confondons l’expérience [même si nous l’avons souvent sur les lèvres] avec des préjugés ou des schémas sans doute inconsciemment assimilés par le milieu [ils “coïncident” ainsi tellement avec nous-mêmes que nous pensons qu’ils sont à nous : le pouvoir parvient à nous influencer jusque là !]. Pour cela, au lieu de nous ouvrir à cette attitude d’attente, d’attention sincère, de dépendance, que l’expérience suggère et exige profondément, nous imposons à l’expérience des catégories et des explications qui la bloquent et l’enserrent, présumant la résoudre [nous imposons des schémas à l’expérience : on raconte des faits qui n’apportent aucun éclaircissement sur eux-mêmes, mais seulement des commentaires, ce qui veut dire que ce n’est pas une expérience]. Le mythe du “progrès scientifique qui résoudra un jour tous nos besoins” est la formule moderne de cette présomption, une présomption sauvage et répugnante : il ne prend même pas en considération nos vrais besoins, il ne sait même pas ce qu’ils sont ; on refuse

<sup>21</sup> Georges BERNANOS, « Si nous nous taisons, qui parlera ? », dans *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Gallimard, Paris, 1948, p. 48.

<sup>22</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L’io rinasce in un incontro (1986-1987)*, Bur, Milan, 2010, p. 182.

<sup>23</sup> *Ibidem*, pp. 364-365.

de regarder l'expérience avec des yeux clairs et d'accepter l'humain en tout ce qu'il exige. Pour cela, la civilisation d'aujourd'hui nous fait nous mouvoir aveuglément entre cette présomption exaspérée et le plus obscur désespoir ». <sup>24</sup>

Le chercheur français Rey dit : « Nous sommes tellement habitués à cette misère que nous ne la sentons même plus » : <sup>25</sup> nous nous contentons.

Mais don Giussani nous avertit que cette influence du pouvoir est exactement proportionnelle à notre impuissance. Pourquoi dit-il cela ? Parce que « aucun résultat humain ne peut être exhaustivement imputé à de simples circonstances extérieures, parce que la liberté de l'homme, bien que fragilisée, reste la marque indélébile de la créature de Dieu ». <sup>26</sup> Le péché originel a affaibli mon moi, mais je demeure créature de Dieu, je ne m'identifie pas avec un morceau du mécanisme des circonstances du pouvoir. Cela veut dire que le pouvoir a une aussi forte incidence sur nous à cause aussi de notre connivence. Ce qui pourrait sembler une accusation supplémentaire de don Giussani devient en réalité pour lui la ressource pour le secours. L'homme n'est pas vaincu définitivement. Et pour cela il dit : « Nous ne parlons pas du pouvoir pour nous faire peur, nous parlons du pouvoir pour nous réveiller du sommeil. La force du pouvoir, c'est notre impuissance. [...] Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas peur du pouvoir, nous avons peur des gens qui dorment et permettent ainsi au pouvoir de faire d'eux ce qu'il veut. Je dis que le pouvoir fait s'endormir tout le monde, le plus possible. Son grand système, sa grande méthode, c'est d'endormir, d'anesthésier, ou bien, mieux encore, d'atrophier. Atrophier quoi ? Atrophier le cœur de l'homme, les exigences de l'homme, les désirs, imposer une image de désir ou d'exigence différente de cet élan sans limite qu'a le cœur. C'est ainsi que grandissent des gens limités, repliés, prisonniers, déjà à moitié morts, c'est-à-dire impuissants ». <sup>27</sup>

C'est cette « somnolence des disciples [qui] demeure tout au long des siècles l'occasion favorable pour les puissances du mal » <sup>28</sup> dont parle le Pape dans son livre tout récent.

Comment faisons-nous pour savoir que le pouvoir n'a pas raison ? « Tu sais ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, parce qu'il est en toi. Quel est le critère pour comprendre la vérité sur l'homme (voir *Le Sens religieux*) ? C'est la réflexion sur soi-même en action [pas le bon discours propre !]. Il n'y en a pas d'autre ». <sup>29</sup> Il n'y en a pas d'autre !

<sup>24</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milano 2006, pp. 84-85.

<sup>25</sup> O. REY, *Itinéraire de l'égarement*, Seuil, Paris 2003, p. 17.

<sup>26</sup> Luigi GIUSSANI, *Pourquoi l'Église ?*, Fayard, Paris, 1994, pp. 54-55.

<sup>27</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., pp. 173-174.

<sup>28</sup> BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, Éditions du Rocher, 2011, p. 178.

<sup>29</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 365.

Mais comme nous le rappelle Hannah Arendt : « Malheureusement, on dirait qu'il est plus facile de convaincre les hommes de se comporter de la manière la plus impensable et outrageante, que de les convaincre d'apprendre à partir de leur expérience, à penser et à juger vraiment, au lieu d'appliquer des catégories et des formules pré-construites dans notre tête ». <sup>30</sup> Quelle aide nous apporterions-nous si nous nous accompagnions vraiment en cela !

Une amie m'écrit : « Cher Julián, jeudi dernier, nous nous sommes retrouvés pour manger avec quelques amis de notre petit groupe et avec notre responsable. Nous avons essayé de reprendre le travail sur le quatrième chapitre du *Sens religieux*. Nous racontions des faits survenus dans la semaine, des faits qui nous avaient particulièrement frappés, que ce soit pour des raisons positives ou négatives, et qui avaient suscité en nous un certain type de stupeur, joie ou douleur. Notre responsable nous exhortait pourtant à chercher en ce qui était arrivé "les facteurs constitutifs de notre moi", sans glisser dans des réponses déjà connues et accommodantes [cela me console de voir que cela n'arrive pas qu'à moi...]. Je ne te cache pas que cela a été un travail très provoquant et, en ce qui me concerne, également douloureux. Je me suis aperçue que souvent, tout le cri et la demande de bonté, de justice et de beauté, face aux circonstances de la vie, est étouffé, et je suis tentée de le laisser étouffer. Mon cri authentique, le mien. Pas celui de mes collègues de travail, le mien. Pas celui des amis du mouvement, le mien. Le mien, qui est absolument original et me fait percevoir cette disproportion immense, ce manque, cette attente. C'est comme être à découvert, tu ne peux plus te cacher derrière ce qui est déjà connu ou bien derrière les amis qui "de toute façon pensent la même chose que toi". Il y a toi et ce mystère immense qui est ton cri face aux circonstances, dans les circonstances auxquelles tu tiens le plus. C'est un cri vertigineux et j'ai souvent peur d'y faire face. Paradoxalement, j'ai eu besoin d'un ami pour y faire face. J'ai eu besoin du témoignage de mon ami, qui nous a tous défiés : il était "tout seul" contre tout le monde, et pourtant je n'ai jamais autant ressenti qu'il était mon ami. Le travail vient juste de commencer ».

Mes amis, nous devons continuellement décider si suivre vraiment don Giussani ou bien seulement avoir l'intention de le suivre pour ensuite appliquer nos pensées sur les faits. Parce que c'est seulement en se surprenant en action, comme lui nous l'apprend, que nous pouvons faire émerger tout ce que nous sommes. Dans ce travail, nous sommes aidés par le chapitre cinq du *Sens religieux* (pour continuer notre parcours), où don Giussani décrit la vraie nature du moi, d'un moi non réduit. Chacun peut faire la comparaison entre cette vibration humaine et l'aplatissement du désir que bien souvent nous res-

<sup>30</sup> Voir Hannah ARENDT, *Responsabilità e giudizio*, Einaudi, Torino 2004, p. 31.

sentons et dans lequel, comme le dit don Giussani, « l'égaré des jeunes et le cynisme des adultes »<sup>31</sup> trouvent leur origine.

## 2. Le « mystère éternel de notre être »

« Rien n'est aussi fascinant que la découverte des dimensions réelles de son propre "moi", aussi riche en surprises que la découverte de son propre visage humain »,<sup>32</sup> nous dit encore don Giussani. Pour cela, c'est une aventure passionnante mais – comme nous venons de l'entendre – pour se lancer dans cette aventure et vaincre cette extranéité de nous-mêmes il faut quelqu'un avec qui regarde notre humanité, quelqu'un qui ne prend pas peur de mon humanité. Comme l'écrit une fille à un ami : « En ce moment, je sens vraiment le besoin de parler avec toi, maintenant que ces questions que j'ai tenues si longtemps cachées en moi, enfermées et enchaînées, ont enfin explosé. Enfin... Tout a conspiré et conspire contre moi, tout, même ma mère qui me disait : "Ne t'inquiète pas, elle passera cette tristesse" ; ou bien "n'y pense pas"... Mais elle n'a jamais passé et je n'ai jamais cessé d'y penser parce que c'est une nécessité de sens qui me tenaille, qui ne me laisse pas et me tourmente chaque jour sans en démordre, à chaque moment, sans trêve. Tout le monde a essayé de m'apprivoiser, de me tranquilliser, de m'empêcher de souffrir et de me rendre toute chose davantage supportable, de calmer un cœur inquiet qui n'a pourtant jamais eu l'intention de cesser de désirer et de demander davantage. Et puis, tu es arrivé. Je n'ai jamais eu d'ami comme toi. Toi seul ne t'es pas épouvanté ni scandalisé face à ma douleur et face à ma demande d'infini. Personne ne m'a jamais regardée comme cela. Mon cœur a tremblé, a vibré comme jamais il ne l'avait fait. J'ai été soudainement envahie par la conscience amère que personne jusqu'alors ne m'avait jamais regardée comme je le désirais vraiment, tout le monde a mis de côté mon urgence peu pratique, en partageant tout avec moi sauf ce qui était indispensable. Mais une vie qui ne prend pas en considération mon humanité, mes demandes les plus viscérales et les plus intimes, n'est pas une vie, et ce n'est pas une mort non plus, mais seulement des pleurs désespérés. Je ne peux pas mettre de côté ma recherche de sens, sinon j'étouffe, je ne peux pas du tout avancer, tout m'est égal, plat, inutile, ennuyeux et terriblement insupportable. Ma rencontre avec toi a créé en moi une préention à l'égard de ma vie tout entière, de chaque seconde, et je ne veux plus vivre pour moins que cela. Tu as allumé en moi une passion, un goût jamais savouré auparavant. J'ai besoin d'avoir à côté de moi des personnes

<sup>31</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L'io, il potere, le opere*, Marietti, Gênes, 2000, p. 168.

<sup>32</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Alla ricerca del volto umano*, op. cit., p. 9.

qui soient à la hauteur de la pensée qui domine ma vie, avec lesquelles je puisse à chaque instant discuter de ce qui a vraiment de la valeur. Je veux être avec toi parce que tu ne me réduis pas, tu ne me nies pas, tu ne me mortifies pas, tu ne me consoles pas et tu ne cherches pas de me donner une réponse, tu n'essaies pas de me distraire ou bien de me remonter le moral, mais tu partages avec moi l'attente, la demande, la noblesse de notre douleur, la grandeur de ce désir sans limite et la disproportion qu'il crée. J'ai besoin de toi parce que tu me fais regarder en face et me fais faire face à cette terrible mais chère douleur, à cette terrible mais chère pensée qui me rend si humaine ».

Pensons à la Samaritaine : le regard de cet Homme a révélé précisément – comme cet ami pour cette fille – la vraie nature de sa « soif ».<sup>33</sup>

Pour cela, « c'est notre propre expérience, nous-mêmes en action, qui constitue le point de départ d'une recherche comme celle qui nous intéresse. [...] Le facteur religieux représente la nature de notre moi qui s'exprime à travers certaines questions : "Quel est le sens ultime de l'existence ?", "Pourquoi la douleur et la mort existent-elles, pourquoi vaut-il vraiment la peine de vivre ?" ».<sup>34</sup>

La première caractéristique de ces questions, c'est qu'elles sont inextirpables : « Ces questions sont attachées au fond de notre être : elles sont *inextirpables*, parce qu'elles constituent comme l'étoffe de ce dont nous sommes faits. »<sup>35</sup> Heschel affirme encore : « Malgré les échecs et les frustrations, nous continuons à nous sentir obsédés par cette question inexprimable et nous ne savons accepter l'idée que la vie soit vide, privée de signification ».<sup>36</sup> Et, comme le dit Leopardi, malgré le naufrage universel, la question demeure : « Pareille à une tour / dans la plaine déserte, / tu te dresses seule, gigantesque en son milieu ».<sup>37</sup> Cette pensée dominante « terrible mais chère »<sup>38</sup> est l'indice de quelque chose qui ne se noie pas dans l'épreuve dont nous avons parlé, qui émerge du naufrage universel, que « l'infinie vanité du monde »<sup>39</sup> ne parvient pas à ôter. Pensons au fils prodigue : lorsqu'il se rend compte de l'infinie vanité des choses, l'urgence humaine devient plus grande encore qu'auparavant.

Pour cela, la deuxième caractéristique de ces questions, c'est qu'elles sont inépuisables, elles contiennent une exigence de totalité : « Dans ces questions, l'aspect décisif est contenu dans les adjectifs et les adverbes : quel est le sens

<sup>33</sup> Jn 4,15.

<sup>34</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris, 2003, p.73.

<sup>35</sup> *Ibidem*.

<sup>36</sup> Voir A.J. HESCHEL, *Chi è l'uomo?*, op. cit., p. 71.

<sup>37</sup> Voir GIACOMO LEOPARDI, «Il pensiero dominante», vv. 18-20.

<sup>38</sup> *Ibidem*, v 3.

<sup>39</sup> Voir GIACOMO LEOPARDI, «A se stesso», v. 16.

ultime de la vie, *au fond* de quoi la réalité est-elle faite ? Pour quoi vaut-il *vraiment* la peine que j'existe, que la réalité existe ? Ce sont des questions qui épuisent l'énergie, toute l'énergie de recherche de la raison. Ce sont des questions qui exigent une réponse totale, qui couvre l'horizon tout entier de la raison, en épuisant toute la "catégorie de la possibilité". En effet, il y a une cohérence de la raison qui ne s'arrête pas avant d'arriver à une réponse totale. "Sous l'azur profond / du ciel des oiseaux de mer s'en vont ; / et ne s'arrêtent jamais, parce que toutes les images / portent écrits : 'plus loin !'"<sup>40</sup> Commencer à reconnaître cela devient une lumière pour le chemin de la vie. Regardez ce que dit don Giussani à propos de ce passage de Montale : « Le problème est, en effet, de ne pas vivre les rapports comme si ils étaient des "dieux", comme s'ils étaient des rapports avec le divin ; ce sont des rapports avec le signe, ils ne peuvent donc pas accomplir, ils peuvent devenir chemin, passage, signe, ils peuvent renvoyer à autre chose, comme le disait Clemente Rebora dans la poésie que j'ai citée dans *Le Sens religieux* : "Ce n'est pas ici, ce n'est pas pour ça" ; toutes les choses que tu prends te disent : "Ce n'est pas ici, ce n'est pas pour ça, ce n'est pas pour ça !" ». Et Montale, d'un point de vue païen, athée, dit : toutes les choses, étrangement, portent écrit "plus loin". Et alors on traite les choses autrement que si elles disaient : "je suis tout" ; et cela permet de profiter davantage des choses, des personnes, parce que, par exemple, il est bien plus fascinant d'être compagnons de chemin que complices d'une jouissance provisoire. »<sup>41</sup>

Chacun d'entre nous peut choisir.

Ainsi, une personne vraiment attentive à l'expérience ne peut pas ne pas reconnaître la disproportion structurelle qui constitue notre moi, et que Leopardi a décrit d'une manière inégalable dans ce texte : « Ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre, ni – pour ainsi dire – de la terre entière ; considérer l'ampleur incommensurable de l'espace, le nombre et la masse merveilleuse des mondes, et trouver que tout est petit et exigu pour la capacité de son esprit ; s'imaginer le nombre infini des mondes, et l'univers illimité, et penser que notre esprit et notre désir sont encore plus grands qu'un tel univers ; accuser toujours tout d'insuffisance et de nullité, et souffrir du manque et du vide, de l'ennui, tout cela est pour moi révélateur de la grandeur et de la noblesse de la nature humaine. »<sup>42</sup>

Quel sentiment de grandeur ! « Le caractère inépuisable de ces questions accentue la *contradiction* entre la force de l'exigence et les capacités humaines

<sup>40</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p.75.

<sup>41</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 385.

<sup>42</sup> Voir Giacomo LEOPARDI, « Pensées » LXVIII, dans *Poesie e prose*, Milan, Mondadori, 1980, vol. II, p. 321.

de recherche limitées. Et pourtant, nous lisons volontiers un texte où la vibration de ces demandes et le caractère dramatique de cette disproportion en soutiennent les thèmes. »<sup>43</sup> Cette contradiction insoluble est le « Mystère éternel / de notre être »,<sup>44</sup> qui est ce qui manque le plus chez nous pour la raison que nous avons dite : à cause de l'influence du pouvoir sur nous, avec notre connivence. Ce n'est pas Dieu qui manque, c'est le mystère de notre être qui manque, ce mystère éternel de notre être ! Alors nous n'avons pas besoin de Lui et nous recherchons la réponse là où tout le monde la recherche.

Mais lorsque quelqu'un commence à faire l'expérience sur soi-même de cet éternel mystère de son être, il commence alors à vaincre cette confusion qui abîme sa vie et il découvre chez lui une clarté de jugement unique. Comme l'exemple dramatique d'un ami qui m'écrit : « Cher Julián, je veux te raconter un fait qui est en train de bouleverser ma vie. Je le fais après ton rappel à la dernière école de communauté où, en citant le texte du chant *Il mio volto* [*Mon visage ; NdT*], tu disais : “Je regarde le fond de mon être et je vois la nuit sans fin”. Si nous ne surprenons pas cela, c'est parce que ce qui nous manque le plus – j'y reviendrai aux Exercices de la Fraternité – c'est le sens du Mystère. Et on le voit au fait qu'à la fin, nous recherchons la satisfaction de la vie là où tout le monde la cherche”. Bien : moi, à CL depuis des années, marié avec femme et enfants, je suis tombé amoureux d'une fille. J'ai mis un peu de temps à le comprendre, parce qu'au fond je ne voulais pas l'admettre, mais c'est comme ça. J'essayais de repousser cette évidence, en collant “Jésus Christ” à notre amitié, mais il était évident que ce n'était qu'une consolation psychologique pour ne pas regarder la dérive de mon moi. Chaque fibre de mon être vibre pour le visage de cette personne. Si j'ai pris mon courage à deux mains et ai décidé de t'écrire, c'est parce qu'après l'école de communauté sur le chapitre “Le sens religieux : le point de départ” j'ai commencé à regarder ma situation jusqu'au fond pour surprendre en action les facteurs constitutifs de mon moi, et j'ai découvert que j'étais vraiment un besoin sans fond, que même le visage si beau et si pur de cette fille ne peut apaiser. Il a suffi d'un instant où j'ai reconnu cette évidence pour que tout de suite la confusion alimentée par cette situation s'est dissoute, sans enlever l'énorme sacrifice de se détacher d'elle et la douleur que j'éprouve lorsque je pense à mon épouse que j'aime énormément, à mes très doux enfants, à mes amis et mes témoins. Pour la première fois, je perçois jusqu'au bout le mystère de mon être, son étendue infinie et en même temps sa nullité et sa petitesse. La surprise, c'est que dans toute cette douleur, je vois face à moi la beauté et l'avantage du chemin vraiment humain

<sup>43</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p.77.

<sup>44</sup> Voir Giacomo LEOPARDI, «Sopra il ritratto di una bella donna scolpito nel monumento sepolcrale della medesima», vv. 22-23.



que tu nous proposes, avec une résolution et une franchise qui sont pour moi le signe le plus grand de la tendresse de Dieu envers mon néant. Si Jésus Christ n'était pas une présence réelle pour moi, je ne serais pas en mesure de me regarder de cette manière, et je suis vraiment reconnaissant de cela, parce que je ne dois rien jeter de mon humanité, au contraire, tout ce qui m'arrive est une provocation à me demander à Qui je suis, à Qui je veux donner toute ma vie. Je ne veux plus vivre comme si j'avais un électroencéphalogramme plat ».

Ce n'est que de cette manière que la vie peut être résolue au-delà d'un moralisme stérile. Si nous sommes en mesure de regarder jusqu'au bout le mystère de notre être, alors tout est petit pour la capacité de l'âme – combien de complications dans la vie parce que nous ne comprenons pas cela... – parce que cela ne résout rien de courir derrière la première qui passe, cela ne résout rien, cela complique tout davantage, pour ensuite se retrouver au début. Et à cela, nous ne pouvons pas répondre seulement de manière moraliste : « Parce que c'est interdit », pour nous dire ensuite : « Mais au fond, nous perdons le meilleur ». Cela veut dire que nous n'avons rien compris ! Comme le dit Gertrud von le Fort : toute chose considérée du point de vue religieux acquiert éclat et luminosité.

Alors, nous regarder pour le mystère que nous sommes nous fait comprendre ce que nous trouvons en nous-mêmes (et qui très souvent nous déconcerte), comme par exemple la tristesse, « la grande *tristesse*, caractère fondamental de la vie consciente d'elle-même, “désir d'un bien absent”, disait saint Thomas ». <sup>45</sup> Lorsque je ressens de la tristesse, c'est parce que je désire un bien qui est encore absent. Pour cela, être conscient de la valeur d'une telle tristesse s'identifie avec la conscience de la stature de la vie et avec le sentiment de son destin. Et alors, on peut ressentir la vérité de cette tristesse comme nous la décrit Dostoïevski (ce n'est pas du tout une disgrâce !) : « Cette éternelle et sainte tristesse que quelques âmes élues, une fois qu'elles l'ont savourée et connue, n'échangeront jamais plus contre une satisfaction à bon marché ». <sup>46</sup>

Et, faisant encore référence à Dostoïevski, don Giussani poursuit : « Si la tristesse est l'étincelle qui jaillit de la “différence de potentiel” vécue entre notre destination idéale et notre incomplétude historique, l'aplatissement de cette “différence” – de quelque façon qu'elle se produise – crée l'opposé logique de la tristesse, le *désespoir* : “L'idée qu'il existe quelque chose d'infiniment plus juste, d'infiniment plus heureux que moi, suffit à me remplir d'un attendrissement immense et de gloire, qui que je sois moi-même et quoi que j'aie fait. L'homme a besoin non pas tant de son propre bonheur que de savoir et de croire à chaque

<sup>45</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., pp.81-82.

<sup>46</sup> Voir F. DOSTOÏEVSKI, *I demoni*, Garzanti, Milan, 1993, Vol. I, p. 43.

instant qu'il existe déjà quelque part un bonheur absolu et une paix pour tous et pour tout ... Toute la loi de l'existence humaine consiste uniquement en la possibilité pour l'homme de s'incliner devant quelque chose d'infiniment grand. Si l'on prive les hommes de cet infiniment grand, ils refuseront de vivre et mourront dans le désespoir" ».<sup>47</sup>

Ainsi, le moi surpris en action se révèle comme promesse, comme l'a décrit Pavese de manière géniale : « Ce qu'un homme cherche dans les plaisirs est un infini, et personne ne renoncerait à l'espoir de parvenir à cet infini »,<sup>48</sup> parce que « l'attente est la structure même de notre nature [...] structurellement, la vie est promesse. »<sup>49</sup> Ce n'est pas nous qui le décidons, c'est comme ça.

Pour cela, plus on entre dans le mystère de son propre être et plus on se rend compte de ce qu'est la vraie solitude – qui n'est pas le sentiment passager de se sentir seul, cela ce ne serait rien – : « On peut très bien dire que le sens de la solitude naît dans le cœur même de tout engagement sérieux avec sa propre humanité [plus quelqu'un est sérieux avec sa propre humanité, et plus il se rend compte de la nature de ses propres besoins et ressent toute l'impuissance à leur répondre]. Celui qui peut comprendre tout cela, c'est celui qui a cru avoir trouvé la solution à l'un de ses besoins importants dans quelque chose ou chez quelqu'un : et ce dernier disparaît, s'en va, ou bien s'avère incapable. Nous sommes seuls avec nos besoins, avec notre besoin d'être et de vivre intensément. Comme quelqu'un qui est tout seul, dans le désert : la seule chose qu'il puisse faire, c'est d'attendre que quelqu'un vienne. Et celui qui apportera une solution, ce ne sera certainement pas l'homme ; car ce qu'il faut résoudre, ce sont précisément les problèmes de l'homme ».<sup>50</sup>

Alors, c'est précisément à ce stade que nous pouvons commencer à entrevoir quelle est la vraie compagnie : « Le philosophe américain Alfred N. Whitehead définit la religion ainsi : "ce que l'homme fait dans sa solitude." La définition est intéressante, même si elle ne dit pas toute la valeur qui est à l'origine de l'intuition qui l'a fait naître. En effet, cette demande ultime est constitutive de l'individu, et en ce sens l'individu est totalement seul : il est lui-même cette demande, et c'est tout. Pour cela, si l'on regarde un homme, une femme, un ami, un passant sans que retentisse en nous l'écho de cette demande, de cette soif de destin qui le constitue, notre rapport n'est pas un rapport humain, et pourrait encore moins être un rapport amoureux à quelque niveau que ce soit : en effet, il ne respecterait pas la dignité de l'autre, il ne serait pas adéquat à la dimension humaine de l'autre. Cette même demande, au même instant précis

<sup>47</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p.83.

<sup>48</sup> Cesare PAVESE, *Le Métier de vivre*, Paris, Gallimard, 1958, p.172.

<sup>49</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 85.

<sup>50</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Il cammino al vero è un'esperienza*, op. cit., pp. 85-86.

où elle définit ma solitude, établit les bases de ma compagnie, parce qu'elle signifie que je suis défini par une autre chose, même mystérieuse. Donc, si on veut compléter la définition du philosophe américain, la religion, certes, est ce que l'homme fait dans sa solitude, mais c'est aussi ce en quoi il découvre la compagnie qui lui est essentielle. Une telle compagnie est plus originelle que ma solitude, en ce que cette structure de demande n'est pas générée par ma volonté, mais elle m'est donnée. Pour cela, avant la solitude il y a la compagnie, qui embrasse ma solitude, qui fait qu'elle n'est plus une vraie solitude, mais un cri d'appel à cette compagnie cachée. »<sup>51</sup> Pour cela, celui qui vit cette solitude, cette impuissance, ce manque, ne peut pas ne pas crier, comme dans la poésie de Luzi : « De quoi ce manque est-il le manque, / cœur, / qui d'un coup / te remplit ? / De quoi ? ».<sup>52</sup>

### 3. La nostalgie du Tu

C'est le sommet de la recherche, c'est le sommet que nous surprenons en nous, où le moi exprime ce qu'il est, et n'est pas réduit. Comme l'illustre merveilleusement la poésie de Lagerkvist : « Un inconnu est mon ami, / quelqu'un que je ne connais pas [je ne sais pas ce que je cherche, je ne le connais pas]. / Un inconnu loin, loin. / Pour lui, mon cœur est plein de nostalgie. / Parce qu'il n'est pas près de moi. / Peut-être n'existe-t-il pas du tout ? / Qui es-tu qui remplis mon cœur de ton absence ? / Qui remplis toute la terre de ton absence ? ».<sup>53</sup>

Avec ce mot – nostalgie – Lagerkvist décrit de façon très simple ce qu'écrit don Giussani à la fin du chapitre cinq : « L'affirmation de l'existence de la réponse, qu'implique l'existence même de l'interrogation ».<sup>54</sup> La nostalgie est une expérience très humaine à travers laquelle nous pouvons tous comprendre que le fait même de l'éprouver implique l'existence de l'autre dont j'ai la nostalgie, sinon il n'y aurait pas d'expérience de nostalgie, nous ne sentirions le manque de rien. Pensez, si vous avez ressenti la nostalgie de quelque chose, de quelqu'un, si ne n'est parce qu'il existait et existe déjà.

Alors, un moi qui n'est pas réduit est un moi qui a cette nostalgie en lui, cette nostalgie d'un Tu réel et mystérieux, une nostalgie qui est dans le même élan que celui avec lequel il entre en rapport avec le réel. Comme les Psaumes le témoignent d'une manière unique : « Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche,

<sup>51</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 88.

<sup>52</sup> Voir M. LUZI, «Di che è mancanza», vv. 1-5.

<sup>53</sup> Voir Pär LAGERKVIST, «Uno sconosciuto è il mio amico», dans *Poesie*, Guarnaldi-Nuova Compagnia Editrice, Rimini-Forlì 1991, p. 111.

<sup>54</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 90.

mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau. Oui, au sanctuaire je t'ai contemplé, voyant ta puissance et ta gloire. Meilleur que la vie, ton amour; mes lèvres diront ton éloge. Oui, je veux te bénir en ma vie, à ton nom, élever les mains ; comme de graisse et de moelle se rassasie mon âme, lèvres jubilantes, louange en ma bouche. Quand je songe à toi sur ma couche, au long des veilles je médite sur toi, toi qui fus mon secours, et je jubile à l'ombre de tes ailes; mon âme se presse contre toi, ta droite me sert de soutien. »<sup>55</sup> Ou bien : « Comme languit une biche après les eaux vives, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant ; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ? »<sup>56</sup>

Ce n'est pas Dieu qui manque, mais un moi comme celui-là ! Qui aie toute la nostalgie, toute la soif... Vous comprenez pourquoi Jésus dit : « Heureux les affamés et assoiffés ». <sup>57</sup> Heureux ! Seul un vrai moi réveillé peut Le reconnaître, plein de profonde émotion. Et cela confirme le raisonnable du parcours que nous fait faire don Giussani – me semble-t-il ! – et le fait qu'il ne nous l'épargne pas est décisif : c'est une grâce.

La lutte avec le pouvoir se situe à ce niveau. Un tel moi est la victoire sur le pouvoir, sur la tentative du pouvoir de le réduire dans l'élan de son désir, de l'aplatir. Pour un tel moi, les propositions du pouvoir sont des miettes, parce qu'il sait qu'aucun don ne peut suffire, aucune place au soleil n'est suffisante pour un moi conscient de son propre besoin, parce qu'un tel homme sait où trouver son repos, un repos à la hauteur de son besoin et qui est le seul à procurer un repos véritable : « Tu nous as faits pour Toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en Toi. »<sup>58</sup>

Plus un être humain est conscient que Lui seul peut constituer son vrai repos, et plus il est ému du fait même que Dieu soit là. Il ne peut éviter d'être envahi par l'émotion, comme le répétait souvent don Giussani : « Mon cœur est heureux parce que Jésus Christ vit ». <sup>59</sup>

Pour cela, Sa présence nous remplit de silence : « À ton nom et à ta mémoire va tout le désir de l'âme. »<sup>60</sup> Mais ce désir ne peut survivre, ne serait-ce que quelques minutes, s'il ne devient pas demande, parce que la vraie forme du désir est la demande : cela s'appelle la prière.

---

<sup>55</sup> Ps 63, 2-9.

<sup>56</sup> Ps 42, 2-3.

<sup>57</sup> Mt 5, 6.

<sup>58</sup> SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, I, 1.

<sup>59</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L'Alleanza*, Jaca Book, Milan, 1979, p. 106.

<sup>60</sup> Is 26,8.

# *Samedi 30 avril, l'après-midi*

À l'entrée et à la sortie du salon :

Wolfgang Amadeus Mozart, Concerto pour piano en do mineur n° 24, K 491

Clara Haskil, piano

Igor Markevitch – Orchestre des Concerts Lamoureux

« Spirto Gentil » n° 32, Philips

## ■ SECONDE MÉDITATION

Julián Carrón

### « *Ubi fides ibi libertas* »

« *Le chemin est beau pour celui qui marche* ». <sup>61</sup> Et marcher est une décision que chacun doit continuellement prendre parce que, malgré le fait que l'étoffe dont nous avons été faits soit accessible à l'homme vraiment attentif à l'expérience et au moi qui s'observe en action, nous savons tous combien nous sommes loin d'avoir cette clarté. Seuls quelques hommes, à quelques moments culminants, parviennent à saisir le fond d'eux-mêmes, à devenir vraiment conscients d'eux-mêmes. D'habitude, ce qui prévaut – nous le savons bien, il suffit d'observer comment très souvent nous nous mouvons – à cause de l'influence du pouvoir ou bien à cause de notre connivence ou de notre distraction, c'est la confusion, et alors on ne chemine pas.

Les conséquences de ce non-cheminement, don Giussani les décrit de manière stupéfiante dans le chapitre huit du *Sens religieux*. Elles sont mortelles, une courte liste suffit : une évacuation de la personnalité (qui reste à la merci de la réactivité), l'aridité des relations, le dialogue réduit à un commérage, la solitude comme absence de signification (dont les symptômes les plus graves sont l'exaspération, la violence et le fait d'être de plus en plus vulnérable).

Ainsi, celui qui se rend vraiment conscient de cela comprend quelle est la dramatique situation où très souvent nous nous trouvons. Von Balthasar dit : « Puisque une grande partie de ce qui est le plus profond chez l'homme est restée recouverte et oubliée à cause de l'éloignement de Dieu, cette profondeur [de l'être, de la vénération de soi, cette conscience de soi véritable] peut être élevée à la lumière de la mémoire et de l'auto-compréhension de l'homme seulement à travers l'incarnation de Dieu ». <sup>62</sup>

<sup>61</sup> Voir Claudio CHIEFFO, « La strada », dans *Canti*, Società Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milano 2002, p. 245; et dans *Carnet de chants*, slnd, p. 178.

<sup>62</sup> Voir H.U. VON BALTHASAR, *Wenn ihr nicht werdet wie dieses Kind*, Johannes Verlag, Einsiedeln, 1988.

C'est la raison pour laquelle Dieu s'est mis à la recherche de l'homme : « Il va au devant de l'inquiétude de notre cœur, de l'inquiétude de nos questions et de nos recherches ».<sup>63</sup>

C'est dans cette situation que le christianisme doit montrer sa capacité à réveiller le moi, ce moi si souvent déjà résigné, convaincu de se suffire à lui-même tant il est réduit. Si elle parvient à le réveiller, ce sera la plus puissante victoire de la foi.

## 1. Seul Jésus Christ sauve l'homme

« Seul le divin peut “sauver” l'homme ; c'est-à-dire, les dimensions vraies et essentielles de la figure humaine et de son destin ne peuvent être “conservées”, c'est-à-dire reconnues, proclamées et défendues que par Celui qui en est le sens ultime »<sup>64</sup> nous a appris don Giussani.

« *La réponse positive* à la dramatique dispersion où la société nous fait vire *est un événement*. C'est seulement un événement [...] qui peut rendre clair et consistant le moi dans la totalité de ses facteurs constitutifs. C'est un paradoxe qu'aucune philosophie ni aucune théorie – sociologique ou politique – ne parvient à tolérer : que ce soit un événement, pas une analyse, pas un enregistrement de sentiment, qui est le catalyseur permettant aux facteurs de notre moi d'émerger avec clarté et de se composer à nos yeux, face à notre conscience, avec une limpidité solide, durable, stable. [...] C'est l'événement *chrétien* en effet qui est le catalyseur approprié de la connaissance du moi, qui rend possible une perception claire et stable du moi, qui permet au moi de devenir opérationnel en tant que moi. En dehors de l'événement chrétien, on *ne peut pas* comprendre ce qu'est le moi. Et l'événement chrétien est – selon ce qui a déjà émergé à propos de l'événement en tant que tel – quelque chose de nouveau, d'étranger, qui vient du dehors, et donc quelque chose que l'on ne peut pas penser, ni supposer, ni ramener à une reconstruction personnelle, qui fait irruption dans la vie. [...] Cette rencontre m'ouvre les yeux sur moi-même, me dévoile, *démontre correspondre* à ce que je suis : *elle me fait m'apercevoir* de ce que je suis, de ce que je veux, parce qu'elle me fait comprendre que ce qu'elle porte est justement ce que je veux, correspond à ce que je suis. »<sup>65</sup>

<sup>63</sup> BENOÎT XVI, *Messe Chrismale*, 21 avril 2011.

<sup>64</sup> Luigi Giussani, *À l'Origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris, 2006, p. 110.

<sup>65</sup> Voir Luigi GIUSSANI, «In cammino», dans *Tracce-Litterae Communio*, n° 2, février 2000, pp. III, VI, VIII.

C'est la confirmation de la route que nous essayons de faire, parce que c'est seulement un événement qui réveille le moi, pas un acharnement à répéter certaines formules ; seul l'événement chrétien me fait comprendre mon moi, et c'est pour cela qu'à l'école de communauté nous avons insisté en essayant de nous témoigner les uns aux autres comment nous avons surpris Sa venue en nous, parce que c'est ce réveil du moi qui témoigne l'événement chrétien. Nous sommes en train d'essayer de comprendre qui est Jésus Christ en observant ce qu'il parvient à susciter en nous, pour nous comprendre nous-mêmes, pour devenir plus consistants, plus stables dans notre conscience, pour être moins à la merci du pouvoir, pour avoir une plus grande intelligence du réel, pour être nous-mêmes, pour que personne ne nous berne.

Jésus Christ est tellement correspondant à ce que je suis que lorsque je Le rencontre, je peux enfin comprendre de Qui le manque que je ressens est le manque, qu'il est le manque de Quelqu'un qui me dit : « Je suis le Mystère qui manque à chaque chose que tu goûtes, à chaque promesse que tu vis. Quel que soit ce que tu désires, ce que tu cherches à atteindre, je suis le Destin de tout ce que tu fais. C'est moi que tu cherches, en n'importe quelle chose ! ».<sup>66</sup>

L'auteur français Chrétien a bien identifié le fait que cette conscience n'est possible que pour le christianisme : « Que le plus haut désir, et celui qui fait la grandeur de l'homme, soit le désir à l'infini, le désir que rien n'arrête ni n'endort, car rien de fini ne peut le satisfaire, cela constitue une pensée proprement chrétienne, du fait que le désir à l'infini a pour vérité le désir de l'infini, le désir de Dieu lui-même. Une telle pensée s'oppose radicalement à toute la sagesse grecque antique, pour laquelle un désir sans limite serait la signature de la démesure et de la folie, le sûr chemin vers le malheur et le désespoir ».<sup>67</sup> Et jusqu'à quel point cette pensée antique est de retour, on le voit au fait que les parents commencent très souvent à dire à leurs enfants que c'est une folie de désirer comme cela : n'étant pas en mesure de se comprendre eux-mêmes, ils ne parviennent pas à comprendre leurs enfants (de même les professeurs avec leurs étudiants). C'est Jésus Christ qui fait ressortir toute mon humanité, tout mon désir, parce que, comme le dit Kierkegaard, « c'est seulement lorsque l'objet apparaît, qu'apparaît le désir ».<sup>68</sup>

Donc, mon désir, si disproportionné à mes forces, me donne un puissant éclairage sur mon manque ; et c'est le plus grand témoignage de Jésus Christ, le signe le plus évident de Sa contemporanéité : il ne s'agit pas de parler de Jésus Christ, mais d'un moi possédant ce désir ! Nous connaissons tant de personnes qui parlent de Jésus Christ, mais combien en connaissons-nous qui

<sup>66</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Avvenimento di libertà*, Marietti, Gênes, 2002, p. 149.

<sup>67</sup> Jean-Louis CHRÉTIEN, *La Joie spacieuse*, Les Éditions de Minuit, Paris, 2007, p. 196.

<sup>68</sup> Voir S. KIERKEGAARD, *Don Giovanni*, M.A. Denti, Milan, 1944, p. 87.

ne soient pas sceptiques, qui à un certain âge aient encore un vif désir de vie ? Si cela témoigne la contemporanéité de Jésus Christ, lorsque quelqu'un voit une telle chose, on est bien loin d'une foi qui serait créée par l'homme ! Il est impossible à l'homme de créer la foi, parce qu'un homme réveillé à ce point dans son propre désir est ce qu'il y a de plus humainement impossible. Quelque chose de ce genre, l'homme ne pouvait pas même y songer, au contraire, cela lui semblait une folie. Pour cela, notre humanité réveillée est la plus grande apologie de Jésus Christ.

C'est cela qui remplit d'émerveillement Isaac de Ninive : « Combien la méditation de ta constitution est-elle stupéfiante, ô homme ! Mais plus stupéfiant encore est le mystère de ton réveil ».<sup>69</sup>

Le réveil du moi montre que Jésus Christ ne résout pas le drame du moi en éliminant le désir humain, mais au contraire en l'exaltant, en approfondissant le sens du mystère. Quelle solution serait celle qui finirait par aplatir le désir ou bien par le supprimer ? Celui qui reconnaît Jésus Christ, au contraire, voit son humanité menée au-delà de toute imagination. Ainsi, l'approfondissement en nous-mêmes du sens du mystère est le signe de Sa présence.

Un ami disait, au cours d'un témoignage public : « Mon parcours existentiel de ces six dernières années, dont la principale nouveauté peut être décrite comme "l'explosion" de la disproportion structurelle, a été la radicalisation de la perception de mon besoin humain, d'une demande de sens, presque lancinante à certains moments, unie à la perception de l'impossibilité humaine de le combler et à la chute de tant d'illusions. La première chose que je veux vous dire, c'est que regarder Carrón pendant ces années a significé pour ma demande radicale se réveiller, avant tout, me rendre compte que j'avais réduit toute l'histoire précédente, que mon réveil n'a pas dépendu d'avoir "étudié" *Le Sens religieux*, mais d'avoir vécu avec l'événement de Jésus Christ que certains amis me témoignaient. La rencontre avec un témoin vivant ne m'a pas rendu plus solide ; je pensais que devenir mûr signifiait un peu l'ataraxie. Au contraire, je me retrouve un peu plus fragile, beaucoup plus troublé, beaucoup plus vulnérable, beaucoup plus frappé par la maladie de quelqu'un ou bien par un projet qui ne se réalise pas, par l'angoisse du sort d'un ami et du monde. La blessure est beaucoup plus radicale qu'avant (la blessure existentielle, personnelle, psychologique), et les choses et les personnes me troublent davantage ; mais, en même temps, la nouveauté c'est que je perçois que personne ne peut répondre à ce gouffre, sinon Quelqu'un de non réductible à la nature. C'est une ouverture à un Autre que soi. C'est-à-dire : je me suis aperçu, durant ces années, dans cette vie partagée, de la tromperie que constitue le fait de tenter

<sup>69</sup> Voir ISACCO DI NINIVE, *Discorsi spirituali*, Qiqajon, Magnano (Bi) 2004, pp. 141-142.



de remplir la demande humaine avec quelque chose de moins que ce qui peut la satisfaire, qui peut très bien être vécu – étant du Groupe adulte – fidèlement, comme j'ai l'impression d'avoir essayé de le vivre ces dernières années ; mais l'espérance humaine n'est pas en Jésus Christ présent, et l'on vie comme des vies parallèles (le dualisme dont nous parlons souvent) : d'un côté, tu affirmes Jésus Christ et tu penses prier, mais le critère de jugement que tu utilises dans les relations avec la réalité est basé sur autre chose. Si j'ai besoin à ce point, pas une fois seulement, mais chaque fois j'ai besoin de rencontrer à nouveau cette Présence ; si je ne rencontre pas à nouveau cette Présence je ne vais pas bien, et certains jours c'est précisément une perception physique, comme si une blessure me traversait le cœur, et j'ai besoin de voir Ses faits, parce que ces faits-là sont le baume du gouffre que j'ai en moi. Ainsi, il s'est produit quelque chose d'étrange : la Présence a déchaîné la perception de ma disproportion, mais la disproportion m'a mis en mesure de voir cette Présence dans des choses que je ne regardais pas auparavant ».

C'est une telle renaissance de son propre moi, la vérification de la foi et de la vocation, face à laquelle on ne peut qu'éprouver de l'émerveillement et une gratitude infinie. De la gratitude, pour quoi ? Parce qu'Il est là, parce que Jésus Christ est là et qu'Il est présent. Et plus on découvre son propre besoin, et plus on se rend compte que ce besoin, on ne le résout pas avec un discours, avec une bonne théorie, avec la bonne interprétation (pas même la bonne interprétation de Giussani), avec les œuvres, avec les initiatives, avec le travail, avec la carrière, avec certains rapports affectifs. On ne le comble avec rien. Pour trouver un réponse à ce moi perçu de cette manière-là, avec tout son mystère qui s'impose, il faut rencontrer à nouveau Sa présence, parce que rien ne nous suffit. Rien d'autre ne sert, et pour cela, être en relation avec Lui est la seule possibilité de trouver ce qui nous correspond.

Ce n'est qu'avec de tels amis que nous sommes en mesure de faire une lecture vraie de nos besoins. Nous avons dit, ce matin, que très souvent, nous réduisons nos besoins. « La rencontre libère tes besoins, elle les libère de la gangue de cette interprétation réductrice qui a tendance à rendre ta personne fonction du pouvoir ». <sup>70</sup>

Giussani insiste : « Maintenant, la rencontre engendre, suscite – si le cœur est sincère, s'il a un minimum de sincérité – une compagnie différente, qui s'oppose à celle de la société : une compagnie comme la nôtre ! Chez elle, la lecture des besoins est transformée, la lecture qu'elle donne des besoins vainc la suggestion de la société, vainc la suggestion du pouvoir, de ce que le pouvoir t'inculque ; dans cette compagnie, on commence à lire les besoins selon la vérité que tu as

<sup>70</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 377.

rencontrée ». <sup>71</sup> Et plus loin, il ajoute : « Alors, la rencontre, “instinctivement”, engendre une compagnie, une affinité avec la personne que tu as rencontrée, avec d’autres personnes qui l’ont rencontrée ; ainsi naît un groupe, naît une compagnie, naît un mouvement. Dans cette compagnie, dans ce mouvement, on lit de manière vraie les besoins que l’on a. Et, de ce fait, un contraste se détermine, cette compagnie devient une “polis parallèle”, devient une “humanité parallèle” ; on commence à comprendre ce que veut dire la relation avec sa femme, ce que veulent dire les relations d’amitié, ce que veut dire la relation avec l’homme comme tel, ce que veut dire le rapport avec le temps, ce que veut dire le passé, ce que veut dire l’erreur, la faute, le péché, ce que veut dire le pardon. En somme, on commence à comprendre, à comprendre qu’avant on ne comprenait pas, que les autres ne comprennent pas, et nous sommes alors pris d’une compassion pour tous. C’est comme quelqu’un qui aurait vécu dans une bouteille, qui y serait né et y aurait vécu, croyant que le monde fut la bouteille, et qui soudainement en sorte : “Mon Dieu, c’est un autre monde !” ». <sup>72</sup>

Comment un tel moi est-il engendré ?

## 2. L’engendrement de notre visage humain

Écoutons don Giussani : « Le pouvoir ne peut empêcher que la rencontre survienne, mais il tente d’empêcher qu’elle devienne une histoire ; c’est-à-dire qu’il ne peut empêcher totalement que la rencontre se produise, mais dès qu’il s’en aperçoit, il tente d’empêcher qu’elle devienne histoire », <sup>73</sup> c’est-à-dire qu’il agit sur notre tenue dans le temps, sur la durée, sur le fait que ce qui s’est réveillé demeure. Et comment agit-il ? En essayant de réduire nos désirs dès qu’ils ont été réveillés par la rencontre. Et combien de fois nous surprenons-nous à revenir à la situation d’avant : « Il suffit de regarder quelles brèches de vide s’ouvrent dans le tissu quotidien de notre conscience et quelle perte de mémoire » <sup>74</sup> nous collent souvent à la peau.

Pour que la nouveauté introduite par la rencontre devienne consistante de telle sorte que nous ne revenions pas à la situation d’avant ou, pire encore, que nous devenions sceptiques, mais que s’approfondisse la perception de notre mystère, il faut faire un chemin, un chemin fascinant, parce que rien n’est aussi fascinant que la découverte des dimensions réelles de notre moi, rien n’est aussi riche en surprises que la découverte de son propre vrai visage humain.

<sup>71</sup> *Ibidem*, pp. 362-363.

<sup>72</sup> *Ibidem*, p. 364.

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 247.

<sup>74</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Alla ricerca del volto umano*, op. cit., p. 9.

Il est impressionnant de lire la suggestion que donnait don Giussani aux bacheliers, il y a des années, pour les encourager dans cette aventure – il me semble que c'est utile pour nous aussi – : « Attendez-vous à un chemin, pas à un miracle qui élude vos responsabilités, qui élimine votre peine, qui rende mécanique votre liberté. Non ! Ne vous attendez pas à cela. C'est une profonde différence avec auparavant, avec le chemin parcouru jusqu'à maintenant : la différence profonde, c'est que tu ne pourras pas me suivre, tu ne pourras pas nous suivre si ce n'est en étant tendu à comprendre. Jusqu'à maintenant, tu as pu suivre sans comprendre, même sans être tendu à comprendre ; maintenant, tu ne pourras plus nous suivre si ce n'est en étant tendu à comprendre. Et jusqu'à maintenant, tu as pu suivre sans rien aimer ; maintenant, tu devras commencer à aimer réellement, je dis, la vie et son destin. Sinon, si tu n'es pas tendu à comprendre et si tu n'es pas tendu à aimer la vie et son destin, alors, oui, tu nous quitteras : tu seras tout seul, dans ce cas ». <sup>75</sup> Parce que tout dit le contraire, et si quelqu'un ne comprend pas les raisons pour lesquelles le faire, alors ce qui nous est arrivé ne durera pas et ne deviendra pas histoire.

Alors don Giussani propose un chemin, une fatigue, pas un miracle ou un mécanisme. Derrière le malaise qui bien souvent affleure entre nous, on trouve cette confusion : nous pensons toujours à une proposition qui produit des fruits sans fatigue, sans impliquer notre liberté, sans engager la totalité de notre moi. Regardez ce que dit don Giussani – nous ne trouvons pas d'autre compagnon de chemin qui nous décrive d'une manière si authentique, comme si nous passions au scanner ! – : « À quoi tiennent l'aridité, la mollesse de la vie en commun, de la vie en commun des communautés [pensez aux groupes, pensez aux familles, pensez aux amis] sinon au fait que trop peu de personnes peuvent se dire engagées dans l'expérience, dans la vie comme expérience ? C'est le désengagement de la vie comme expérience qui fait bavarder et non parler. L'absence de vrai dialogue, cette terrible sécheresse de la communication, cette incapacité à communiquer ne peuvent être comparés qu'au commerce. » <sup>76</sup> Pensons à certaines scènes qui se produisent entre nous : quelle impression quelqu'un nous observant de l'extérieur aurait-il à propos de ce qui nous tient à cœur ?

C'est pour cela que revient la portée de la suggestion de la route que nous propose don Giussani – et moi, je n'ai rien de différent à proposer – : le chemin vers le vrai est une expérience présente, qui confirme l'utilité de la foi pour répondre aux exigences et aux désirs qui urgent en nous de manière inextirpable et inexorable. Et nous savons tous la peine que nous avons : nous donnons

<sup>75</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Raduno nazionale maturati [Rencontre nationale des bacheliers; NdT]*, Rimini, 28-30 septembre 1982, Archives de CL.

<sup>76</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 126.

nos impressions, nous racontons des choses, nous donnons nos opinions, mais combien d'entre nous sommes engagés dans une expérience vraie ?

La difficulté que nous avons aujourd'hui à affronter les choses est la même que don Giussani rencontrait : « Cependant, il y a trente ans, lorsque j'ai commencé à raconter ces choses-là, je ne croyais pas que trente ans plus tard j'aurais dû les répéter autant de fois pour les faire comprendre à ceux qui cheminent déjà depuis dix ans sur le même chemin ! Parce qu'on les lit, on croit les avoir comprises, on passe outre et on n'est pas sérieux avec les mots que l'on emploie, c'est-à-dire qu'on n'est pas sérieux avec la réalité que les mots indiquent, on n'est pas sérieux avec le sujet qui vit la réalité dont son temps se fait, se forme. Quel est le point de départ pour une enquête humaine, pour une recherche sur la vérité ? Le point de départ est l'expérience. Pas ce que l'on ressent, mais l'expérience, qui est ce que l'on ressent jugé par les critères du cœur, lesquels, en tant que critères, sont infaillibles (infaillibles comme critères, pas comme jugements : il peut y avoir une infaillibilité mal appliquée). Les critères sont ceux-là, il n'y en a pas d'autres ; ou bien les critères sont ceux du cœur, ou bien nous sommes aliénés, vendus sur le marché de la politique ou de l'économie. »<sup>77</sup>

Don Giussani nous avertit que l'on peut rester apparemment sur le chemin sans faire expérience : le « tapis roulant » est toujours à l'affût... Si notre chemin et notre foi ne deviennent pas une expérience présente dans laquelle nous trouvons la confirmation qu'elle convient à notre humanité, nous ne pourrions ni suivre ni nous faire compagnie : « L'expérience doit être vraiment comme cela, c'est-à-dire jugée par l'intelligence, sinon la communication se réduit à débiter des mots ou à vomir des jérémiades. »<sup>78</sup>

Pour vérifier si nous faisons expérience ou non, il faut regarder si notre moi grandit, s'il prend davantage sa consistance. L'expérience implique – nous sommes-nous toujours dit – « la conscience de la croissance ». <sup>79</sup> Et quelqu'un se rend compte qu'il grandit parce que l'expérience reste dans la mémoire, il ne l'oublie plus : « L'expérience est gardée par la mémoire. La mémoire, c'est garder l'expérience ; l'expérience gardée par la mémoire, parce que je ne peux dialoguer avec vous, si mon expérience n'est pas gardée en moi, protégée en moi comme un enfant dans le sein de sa mère, afin qu'elle grandisse en moi, au fur et à mesure que le temps passe. »<sup>80</sup> Alors oui, lorsque nous parlons nous pouvons communiquer quelque chose de vraiment vérifié dans l'expérience.

<sup>77</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Si può (veramente?!) vivere così?*, Bur, Milan, 1996, p. 83.

<sup>78</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 127.

<sup>79</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Risque éducatif*, op. cit., pp. 135-136.

<sup>80</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., p. 127.

Si nous faisons cette expérience, la foi peut générer une personne vraiment consistante. « La consistance de son propre moi est une expérience profondément nouvelle, c'est réellement la nouvelle naissance de Nicodème. Le miracle qui doit se produire, c'est la consistance de son propre moi, c'est-à-dire la dignité, la certitude du destin et la capacité d'œuvrer de manière nouvelle et plus humaine. »<sup>81</sup>

Pour cela, c'est seulement un chemin qui peut générer une créature nouvelle, et don Giussani le décrit ainsi : « Une expérience différente du sentiment de soi, une perception différente des choses, une émotion différente de la pensée d'autrui, un élan et une densité différente dans les relations, un goût différent dans la dynamique tourmentée du travail, une issue non concevable, non imaginable auparavant ». <sup>82</sup> Si cela ne se produit pas, quel intérêt la foi aura-t-elle pour nous ? Tôt ou tard, le désintérêt aura le dessus chez nous aussi, mais ce ne sera pas – comme nous le disons si souvent – parce que Jésus Christ n'accomplit pas la promesse qu'il nous a faite dans la rencontre, mais parce que nous avons tout réduit à un mécanisme, parce que nous ne sommes pas véritablement engagés à vérifier l'expérience ! Et sans cela, je n'ai pas de visage.

Le passage final d'une poésie de Rimbaud est impressionnant : « Tous ceux que j'ai rencontrés, c'est comme s'ils ne m'avaient pas vu ». <sup>83</sup> Tu rencontres quelqu'un qui est sans visage. Au contraire, être une présence veut dire avoir un visage, et la foi est ce qui rend le visage significatif.

La force de notre présence est la foi, la foi vécue comme expérience présente, et alors on devient une présence que l'on oublie pas : « Qu'est-ce qui ne peut être oublié ? [...] Ce qui ne se laisse pas oublier [...], ce qui, de soi-même, et comme par avance, a lui d'une clarté que rien ne peut éteindre ou recouvrir ». <sup>84</sup>

### 3. *Ubi fides ibi libertas* (saint Ambroise)

Si l'individu n'a pas de consistance, si sa personnalité est vidée, alors il reste à la merci des forces les plus incontrôlées de l'instinct et du pouvoir : c'est la perte de la liberté (c'est ainsi que se termine le chapitre huit du *Sens religieux*).

<sup>81</sup> Voir Luigi GIUSSANI, Conseil national de CL, Milan, 9-10 février 1985, Archives de CL.

<sup>82</sup> Voir *La fede oggi*, Incontro di don Giussani con gli adulti di CL [*La foi aujourd'hui*, rencontre de don Giussani avec les adultes de CL ; *NdT*], Turin, 13 juin 1981, Archives de CL.

<sup>83</sup> Voir Arthur RIMBAUD, *Une saison en enfer* [« Au matin j'avais le regard si perdu et la contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu. » ; *NdT*]

<sup>84</sup> Jean-Louis CHRÉTIEN, *L'inoubliable et l'inespéré*, Desclée de Brouwer, Paris, 1991, p. 115.

Aujourd'hui, nous nous trouvons face à un désir énorme de liberté, mais en même temps nous constatons l'incapacité à être vraiment libre, c'est-à-dire à être nous-mêmes, dans la réalité. C'est comme si, de fait, chacun se pliait à ce qu'on attend de nous à chaque circonstance : ainsi, chacun a un visage au travail, un autre avec les amis, un autre à la maison... Mais où sommes-nous vraiment nous-mêmes ? Pour ne pas dire combien de fois on se sent étouffé dans les circonstances de la vie quotidienne, sans la moindre idée de comment se libérer, sinon en attendant de changer les circonstances elles-mêmes (souvent, cela semble être le seul chemin de libération que nous parvenons à percevoir). À la fin, on se trouve bloqué, rêvant d'une liberté qui n'arrive jamais. À un moment de l'histoire où l'on parle tant de liberté, nous assistons au paradoxe de son manque, de son absence.

Pour cela, le fait que la liberté aujourd'hui soit un bien si exceptionnel, si rare, est une autre illustration du manque d'une expérience réelle de la foi, selon la grande devise de saint Ambroise : « *Ubi fides ibi libertas* »<sup>85</sup> (Là où se trouve la foi, là se trouve la liberté).

C'est pour cela que la liberté est le signe le plus précieux et le plus puissant de la foi, et c'est là que nous pouvons vraiment vérifier si nous faisons une expérience de foi en mesure de résister dans un monde où tout – mais tout ! – dit le contraire, l'opposé. Mais nous rendons-nous compte du défi que nous devons affronter ? Si, dans cette réalité, nous n'avons pas de visage et pas de consistance, notre foi ne pourra résister dans l'histoire, nous serons balayés !

Quelle est la condition de la liberté ? À quelle condition y a-t-il un sens de parler de liberté, d'irréductibilité du moi, de consistance ? Dans un seul cas : « Dans un seul cas, ce point, qui représente l'individu est libre par rapport au monde entier, est libre, et le monde entier ne peut le forcer, et l'univers tout entier ne peut le forcer ; on ne peut expliquer cette image d'homme libre que dans un seul cas : si l'on suppose que ce point n'est pas constitué seulement par la biologie de son père et de sa mère, mais possède quelque chose qui ne provient pas de l'apport biologique de ses antécédents mécaniques, mais qui est *un rapport direct avec l'infini*, un rapport direct avec *l'origine* de tout le flux de ce monde. [...] C'est *seulement* dans le cas où ce rapport existe en moi, que le monde peut faire de moi tout ce qu'il veut, mais il ne me vainc pas, ne m'évince pas, ne me possède pas, je suis plus grand, je suis *libre*. [...] Voici le *paradoxe* : la liberté, c'est dépendre de Dieu. C'est un paradoxe, mais il est très clair. L'homme – l'homme concret, vous, moi – n'existait pas, maintenant existe, et demain ne sera plus : donc il dépend. Ou bien il dépend de ses antécédents matériels, et il est esclave du pouvoir ; ou bien il dépend de Ce qui est à

<sup>85</sup> SAINT AMBROISE, *Lettres*, 65,5.

l'origine du flux des choses, *au-delà* d'elles, c'est-à-dire qu'il dépend de Dieu. La liberté s'identifie avec la dépendance reconnue et vécue vis-à-vis de Dieu, au niveau humain. Tandis que l'esclavage est la négation ou la censure de ce rapport. La conscience vécue de ce rapport s'appelle religiosité. La liberté est dans la religiosité ! C'est pourquoi, le seul frein, la seule limite, le seul terme à la dictature de l'homme, qu'il s'agisse de l'homme et de la femme, des parents et des enfants, des chefs de partis et des structures où les gens travaillent, le seul frein et la seule limite, la seule opposition à l'esclavage du pouvoir, *la seule* est la religiosité. »<sup>86</sup>

Regardez combien de fois nous rêvons d'atteindre la liberté, et sur cette question, nous devons faire une sérieuse comparaison avec don Giussani en le soumettant à la vérification de l'expérience : « Ainsi, celui qui détient le pouvoir [...] est tenté de haïr la religiosité authentique, à moins qu'il ne soit lui-même profondément religieux [...] parce [la religiosité authentique] entrave la possession, est un défi à la possession. »<sup>87</sup>

Et encore : « La foi est le geste de liberté fondamental et la prière est l'éducation constante du cœur, de l'esprit, à l'authenticité humaine, à la liberté : car la foi et la prière sont la reconnaissance pleine de cette Présence qui est ma destinée, et ma liberté consiste à dépendre de cette présence. »<sup>88</sup>

Mais comment est-il possible de vivre, en toute circonstance, la religiosité, le rapport avec le Mystère, qui me rend si irréductible au pouvoir quel qu'il soit ? Il faut que l'homme adhère toujours au Mystère dont il dépend. J'ai toujours été frappé par cette question, souvent évoquée par don Giussani : comment l'homme peut-il avoir la conscience claire et l'énergie affective pour adhérer au Mystère tant que ce Mystère reste mystère, comment l'objet encore obscur et mystérieux peut-il susciter l'énergie de la liberté pour l'accomplir ?

Tant que l'objet est obscur, chacun peut imaginer ce qu'il veut et peut se déterminer dans son rapport avec cet objet comme bon lui semble. Pensez à l'expérience amoureuse : quelqu'un désire aimer et être aimé, mais tant que le visage reste inconnu, que faisons-nous ? Ce que bon nous semble. Ce n'est que lorsque le visage apparaît qu'il introduit réellement une possibilité d'attirer le moi. Parce que je sais que je désire l'infini et que cet infini existe parce que j'ai toujours sa nostalgie – comme le disait Lagerkvist – mais chaque jour je saisis le détail, je cours derrière n'importe quel objet qui me laisse ensuite insatisfait. Et c'est le destin de l'homme, à moins que ne se produise ce qu'hypothétise Wittgenstein : « Tu as besoin de rédemption, sinon tu te perds [...]. Il faut

<sup>86</sup> Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op. cit., pp. 136-137.

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 137.

<sup>88</sup> *Ibidem*, p. 122.

qu'une lumière entre, pour ainsi dire, par le plafond, le toit sous lequel je travaille et sur lequel je ne veux pas monter. [...] Cette tension à l'absolu, qui me fait sembler trop mesquin n'importe quel bonheur humain... me semble stupéfiant, sublime, mais je fixe mon regard sur les choses terrestres : à moins que "Dieu" ne me visite ».<sup>89</sup>

Ainsi, il faut que le Mystère devienne un compagnon dont nous puissions faire l'expérience, que Dieu nous visite. Il a été nécessaire que le Mystère se fasse compagnon de la vie de l'homme pour qu'entre dans le monde une expérience accomplie de la liberté. Ce n'est que lorsque le Mystère, comme la personne aimée, dévoile son visage et m'attire tout entier, m'attire tout entier comme un aimant, que je peux avoir la clarté et l'énergie affective pour adhérer, c'est-à-dire pour engager toute ma liberté.

Avec Jésus, le Mystère est devenu, pour reprendre une phrase inégalable de don Giussani, « présence affectivement attirante »<sup>90</sup>, au point d'allumer le désir humain et de défier comme personne d'autre sa liberté, c'est-à-dire sa capacité d'adhésion. Il suffit, pour l'homme, de céder à ce très fort attrait de Sa personne, à Son attrait, comme cela survient à l'homme amoureux : c'est la présence fascinante de la personne aimée qui suscite chez lui toute son énergie affective. Il suffit de céder à la fascination de celui que l'on a devant. C'est pour cela que Bettocchi disait : « C'est d'un homme qu'on a besoin, / on n'a pas besoin de la sagesse, / c'est d'un homme qu'on a besoin / en esprit et en vérité ; / pas d'un pays, pas des choses, / c'est d'un homme qu'on a besoin, / d'un pas assuré, et d'une main tendue / si ferme que tous / puissent la saisir, et marcher / libres, et se sauver. »<sup>91</sup>

Et, comme la personne aimée, je découvre le Mystère présent dans une rencontre imprévue, c'est une surprise, comme ça l'a été pour Jean et André : dès qu'ils L'ont rencontré, ils sont restés attachés pour le restant de leur vie, parce que leur liberté avait été défiée à ce point par Son exceptionnalité unique qu'ils n'ont pas pu continuer sans prendre en compte cette Personne. La liberté de ceux qui L'avaient rencontré a trouvé chez Lui un accomplissement sans comparaison : le centuple ici-bas, c'est-à-dire une satisfaction cent fois plus grande. Si nous ne trouvons pas une satisfaction cent fois plus grande, pourquoi devrait-il être raisonnable de Le suivre ? Nous ne résisterions pas longtemps si ce n'était à cause d'une satisfaction, d'une satisfaction cent fois plus grande, comme avant-goût de la pleine satisfaction. Et ce qui démontre que les disciples n'étaient pas des visionnaires, c'est qu'ils sont restés, sinon ils se seraient égarés eux aussi, après un peu de temps.

<sup>89</sup> Voir L. WITTGENSTEIN, *Movimenti di pensiero*, Quodlibet, Macerata 1999, p. 85.

<sup>90</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *L'autocoscienza del cosmo*, Bur, Milan, 2000, p. 247.

<sup>91</sup> Voir C. BETOCCHI, «Ciò che occorre è un uomo», dans C. Betocchi, *Dal definitivo istante*, Bur, Milan, 1999, p. 146.



« *Caro cardo salutis* »<sup>92</sup>, comme le dit intelligemment Tertullien : la chair, le Verbe fait chair est le pivot du salut. Et avec cela, nous arrivons au point le plus aigu du drame auquel chacun de nous fait face. Alors, si c'est comme cela, si Jésus Christ est cette présence attirante, si correspondante à nos exigences les plus profondes, il semblerait normal que nous céditions à Son attrait ; il est si correspondant que cela semblerait presque aller de soi. Mais – à nouveau – une attention à l'expérience nous montre que ce n'est pas comme cela.

Pourquoi, en tant d'occasions, sentons-nous une résistance si viscérale à nous laisser attirer par Lui ? Ce n'est pas seulement par faiblesse, que cependant nous avons tous ; c'est en substance une sensation de nous perdre qui nous empêche de céder. Comment se fait-il que nous ressentions en nous cette sensation de nous perdre, alors qu'en réalité c'est seulement en cédant à Son attrait que nous y gagnerons ? C'est à cause de l'effet que le péché a sur nous. Le péché a introduit quelque chose d'étrange qui a étouffé la perception de nous-mêmes et celle de Dieu, en faisant apparaître Dieu à nos yeux comme une sorte d'adversaire de notre accomplissement, au point que nous pensons que si nous Lui cédon, nous y perdons, et que nous devons pour cela Le tenir à bonne distance. Et ce drame n'a pas été épargné non plus à Jésus, vrai homme, au contraire, c'est justement parce qu'Il l'a affronté qu'Il a pu le vaincre.

Benoît XVI écrit : « La volonté humaine, selon la création, tend à la synergie (à la coopération), avec la volonté de Dieu, mais, à cause du péché, cette synergie s'est transformée en opposition. L'homme, qui trouve l'accomplissement de sa volonté dans son adhésion à la volonté de Dieu, sent alors sa liberté compromise par la volonté de Dieu. Il voit dans le "oui" à la volonté de Dieu non pas la possibilité d'être pleinement lui-même, mais une menace pour sa liberté, et il y oppose alors sa résistance. Le drame du Mont des Oliviers consiste en ce que Jésus ramène la volonté naturelle de l'homme [...] dans sa grandeur. Dans la volonté humaine naturelle de Jésus est [...] présente en Jésus lui-même toute la résistance de la nature humaine contre Dieu. Notre obstination à tous, toute l'opposition à Dieu est là, et Jésus entraîne dans son combat la nature récalcitrante, vers le haut, vers son essence véritable. [...] La prière "non pas ma volonté, mais la tienne" (*Lc* 22, 42) est vraiment une prière du Fils au Père, dans laquelle la volonté humaine naturelle a été totalement attirée à l'intérieur du "Je" du Fils, dont l'essence s'exprime justement dans ce "non pas moi, mais toi" – dans l'abandon total du "Moi" au "Toi" de Dieu le Père. Ce "Moi", toutefois, a accueilli en lui l'opposition de l'humanité et l'a transformé, si bien que maintenant, dans l'obéissance du Fils, nous sommes tous présents, nous sommes entraînés dans la condition de fils. »<sup>93</sup>

<sup>92</sup> VOIR TERTULLIEN, *De resurrectione mortuorum*, VIII, 6-7.

<sup>93</sup> BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, op. cit., pp. 186.-187

Le Pape l'a répété le Mercredi Saint : « L'homme en soi est tenté de s'opposer à la volonté de Dieu, d'avoir l'intention de suivre sa propre volonté, de se sentir libre uniquement s'il est autonome ; il oppose sa propre autonomie contre l'hétéronomie de suivre la volonté de Dieu. Cela est tout le drame de l'humanité. Mais en vérité, cette autonomie est fautive et cette obéissance à la volonté de Dieu n'est pas une opposition à soi-même, n'est pas un esclavage qui viole ma volonté, mais cela signifie entrer dans la vérité et dans l'amour, dans le bien. Et Jésus tire notre volonté, qui s'oppose à la volonté de Dieu, qui cherche l'autonomie, il tire notre volonté vers le haut, vers la volonté de Dieu. Tel est le drame de notre rédemption, que Jésus tire vers le haut notre volonté, toute notre aversion pour la volonté de Dieu et notre aversion pour la mort et le péché, et l'unit à la volonté du Père : "Non pas *ma* volonté mais la *tienne*". Dans cette transformation du "non" en "oui", dans cette insertion de la volonté de la créature dans la volonté du Père, il transforme l'humanité et nous rachète. Et il nous invite à entrer dans son mouvement : sortir de notre "non" et entrer dans le "oui" du Fils. Ma volonté existe, mais la volonté du Père est décisive, car elle est la vérité et l'amour. »<sup>94</sup>

Voilà le prix de notre rédemption. Nous sommes bien loin de jeux de mots !

Mais comment ce redressement, comment cette lutte contre notre résistance, contre notre décadence, se poursuit-elle ? La seule possibilité, c'est que le christianisme continue de se produire comme un événement présent. Si l'Événement chrétien ne survient pas continuellement à nouveau il n'y a pas de possibilité pour une liberté réelle ; c'est pourquoi Sa permanence est le signe de Sa vérité, comme le vrai, il dure. Et c'est là la portée de notre affiche de Pâques : si Jésus Christ n'est pas ressuscité et ne peut demeurer présent, notre foi est vide. Du patrimoine de Jésus, nous pouvons choisir quelque chose qui nous soit utile, mais cela signifie que nous sommes abandonnés à nous-mêmes : « Seulement si Jésus est ressuscité, quelque chose de véritablement nouveau s'est produit qui change le monde et la situation de l'homme. Lui, Jésus, devient alors le critère, sur lequel nous pouvons nous appuyer. Car Dieu s'est alors vraiment manifesté. »<sup>95</sup>

Pour que cela ne devienne pas quelque chose que nous savons déjà, mais devienne constamment une expérience – nous dit don Giussani – pour que ce que l'on sait ou ce que l'on a devienne expérience, il faut que ce que l'on sait ou ce que l'on a nous soit donné maintenant, qu'il y ait une main qui nous le tende maintenant, un visage qui vienne maintenant à notre rencontre, du sang qui coure maintenant, une résurrection qui se produise maintenant. En dehors de ce

<sup>94</sup> BENOÎT XVI, Audience générale, 20 avril 2011.

<sup>95</sup> BENOÎT XVI, *Affiche de Pâques*, Communion et Libération 2011, extrait de Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, op. cit., p. 276.

« maintenant », il n'y a rien !<sup>96</sup> Quelle puissance ces paroles acquièrent-elles face à ce que nous avons décrit ! Parce que notre moi ne peut être mu, ému, c'est-à-dire changé, que par un fait contemporain, par un événement. Jésus Christ est quelque chose qui m'arrive maintenant. Alors, pour que ce que nous savons, Jésus Christ, soit une expérience, il faut que ce soit un présent qui nous provoque et nous secoue, un présent comme ce fut un présent pour Jean et André.

Quelle est la main qui nous le tend maintenant ? Je me suis replongé dans ce texte impressionnant de 1997 : « Le monde humain n'a besoin de rien d'autre que du *peuple nouveau*, de cette compagnie qui est le flux de vie qui parcourt le désert du monde. Mais ce peuple et cette compagnie sont seulement faits de prophètes. Je veux parler de ce qui pourrait ne sembler qu'un détail. Quel est le facteur le plus important dans la réalité de peuple auquel nous sommes appelés, dans la réalité de compagnie à laquelle nous participons, dans le lieu de la prophétie et du cri que tout est Dieu ? Quel est le lieu vrai du sens religieux ? Le facteur le plus important dans la réalité d'un peuple est ce qui s'appelle *autorité*. Il y a un profond besoin, parce que nous détruisons jusqu'à la dernière pierre l'image d'autorité ou de guide robotique, comme s'il s'agissait d'individus enfermés dans une tour d'où ils lancent des signaux, d'où ils guident l'allure des choses. L'autorité, le guide, est le contraire du pouvoir, il n'existe pas même chez eux une virgule du mot pouvoir. Pour cela, face au concept d'autorité, dans le peuple de Dieu, est absent, est totalement absent, à n'importe quel niveau, tout réflexe de peur. Au pouvoir correspond la peur, et pour se libérer, on doit se ficher du pouvoir. Qu'est-ce que cette autorité ? C'est le lieu (toi aussi tu es un lieu, même une personne est un lieu) où se vivent la lutte de la prophétie et la vérification de la prophétie ; où se déroule la lutte pour affirmer – et la vérification pour valider – la réponse que la proposition du Christ constitue pour la perception du cœur ; où l'on fait l'expérience de Jésus Christ comme la réponse aux exigences du cœur. C'est le lieu où le sens religieux (le sens religieux est donné par les exigences du cœur qui accusent la réponse qui leur fait face) est plus limpide et plus simple ; pour cela, la réponse ne fait pas peur, elle est plus pacifique. Pasolini, dans l'un de ses passages, dit qu'on éduque les jeunes avec son être, pas avec ses discours. L'autorité est le lieu où le lien entre les exigences du cœur et la réponse donnée par Jésus Christ est plus limpide et plus simple, plus pacifique. *L'autorité est un être*, pas une source de discours. Même le discours est une partie de la consistance de l'être, mais seulement comme reflet. En somme, l'autorité est une personne en voyant laquelle on voit que ce que dit Jésus Christ correspond au cœur. C'est par cela que le

<sup>96</sup> Voir Luigi GIUSSANI, *Affiche de Pâques*, Communion et Libération 2011.

peuple est guidé. [...] Le problème alors est de suivre. C'est mieux indiqué dans le mot *filiation* : *on est fils de l'autorité* ». <sup>97</sup>

C'est pour cela que don Giussani nous a toujours appris que la première chose que nous devons demander, c'est qu'il y ait toujours une autorité, des personnes comme cela ; parce que c'est seulement s'Il nous donne des personnes comme cela, avec cette limpidité dans leur manière de vivre la religiosité, que nous pouvons faire l'expérience du fait de suivre, et cela pourra constituer notre contribution pour sortir de la confusion.

Seuls de tels hommes peuvent devenir, ensuite, instrument de la mission, « parce que le mouvement naît, s'établit et fructifie seulement comme une personne : la mienne, la tienne. Tout seul ou ensemble, cela ne m'intéresse pas : le dessein de Dieu, c'est qu'il me fasse trouver la surprise d'un frère ou d'un compagnon. Le mouvement commence, s'établit et est entre les mains de Dieu instrument d'une mission seulement dans et à travers cette foi qui est la mienne, cette expérience de la vie comme foi qui définit ma personne, qui me donne mon visage ». <sup>98</sup>

## ANNONCES

**Julián Carrón**

Le travail que nous faisons avec l'école de communauté est une grande aide à comprendre la valeur du fonds commun. Comme nous l'a toujours appris don Giussani, le fonds commun est l'instrument pour nous éduquer à la pauvreté, qui n'est pas d'abord une générosité, mais le rapport vrai avec les choses. C'est pour cela que ce n'est pas un détail sans signification et c'est pour cela qu'il l'a toujours rappelé.

Une amie m'écrit : « Très chers amis de la Fraternité, c'est une petite augmentation de ma participation au fond commun qui est incomparable à la grâce reçue cette année sur le chemin de notre expérience. Le désir d'être davantage présente, la constante demande d'être plus fidèle au travail et l'abandon plus conscient à Jésus comme il se montre dans la réalité quotidienne, m'ont fait découvrir une humanité nouvelle, que je ne croyais pas possible pour moi-même. J'en suis vraiment reconnaissante. » Si le fonds commun ne naît pas de cette gratitude, il ne durera pas, il ne résistera pas dans un monde où tout, mais vraiment tout, dit le contraire : « Occupons-nous de nos oignons avec nos sous ».

<sup>97</sup> Voir Luigi GIUSSANI, «Nessuno genera se non è generato», dans *Litterae Communiois Tracce*, n° 6, juin 1997, p. 11.

<sup>98</sup> Voir *La fede oggi*, Incontro di don Giussani con gli adulti di CL, op. cit., Archives de CL.

Le fonds commun n'est pas un problème d'argent, mais un problème éducatif, c'est pour cela que je le rappelle avec cette liberté.

On m'a raconté un fait qui m'a frappé : un groupe d'étudiants du Brésil s'est rendu dans une zone inondée, près de Rio de Janeiro, où ils ont travaillé manuellement à nettoyer des églises ; au cours d'une assemblée certains ont témoigné de la découverte faite au cours de ces jours, c'est-à-dire que l'on peut avoir l'idée que la caritative est quelque chose de très bon, mais sans vivre un amour à la charité. On peut dire la même chose du fonds commun : on peut concevoir qu'il est une éducation à la pauvreté, mais sans le vivre pour Jésus Christ ; et si ce n'est pas pour Jésus Christ, il reste comme une règle abstraite.

Que le fonds commun est pour Jésus Christ, cet ami nous en témoigne : « Très cher Julián, c'est avec un grand enthousiasme que j'ai fait aujourd'hui un tout petit geste, qui est cependant vital pour moi, est le signe de la victoire de Jésus Christ même sur les mille préoccupations et résistances. En mettant à jour ma fiche personnelle sur le site de la Fraternité, j'ai demandé de recevoir le "Mav" pour pouvoir recommencer à payer le fonds commun que je ne payais plus depuis cinq ans. Face au travail de l'école de communauté que j'ai enfin pris au sérieux, je n'ai plus pu vivre une vie parallèle [ça, c'est l'illustration que quelque chose bouge dans notre moi, si nous faisons l'école de communauté comme Dieu le demande. Et quel est le désir qui s'est réveillé ?]. Le désir que le critère du mouvement, que j'ai reconnu comme fascinant, soit le critère avec lequel regarder tout ce qui se passe dans ma vie, et alors je comprends que même les difficultés économiques ne sont pas des objections pour que je puisse moi aussi, à ma moindre mesure, contribuer à la victoire du Christ dans le monde. Merci, parce que j'ai compris que, à Jésus Christ on donne tout, sinon c'est comme ne rien donner. Les Euro que je donne par mois ne sont pas grand chose, mais je me promets, dès que cela sera possible, d'augmenter ma participation. »

Ce jugement sur le fonds commun établit aussi une graduation d'importance des réponses aux diverses sollicitations que nous recevons. Avant tout, la première qu'il faut avoir à l'esprit, c'est le fonds commun de la Fraternité, parce que c'est le lieu éducatif fondamental qui vous fait penser à la raison pour laquelle vous le versez ; ensuite, les besoins concrets de la communauté où nous vivons ; et enfin les nécessités que Dieu place devant nous comme provocation, selon le discernement que chacun doit mettre en œuvre.

Ce geste est tellement personnel qu'il est le signe d'une liberté du moi en action : quelqu'un peut donner ou bien offrir la douleur de ne pas pouvoir contribuer comme il le voudrait.

Parmi les autres témoignages qui sont arrivés, je ne peux pas ne pas parler de ce qu'écrivait une personne qui a été soutenue par la Fraternité (parmi les nom-

breuses personnes que nous parvenons à soutenir parmi nous) : « J'ai été très frappée lorsque vous avez demandé de nos nouvelles pour savoir si nous avions besoin, si une aide économique pouvait encore être utile, comme cela avait été le cas. Se rendre compte que vous pensez à nous comme cela, que vous priez pour nous, que vous vous intéressez à notre chemin, c'est vraiment un très grand signe de la tendresse, de l'empressement de Jésus pour moi. En vous remerciant du fond du cœur, je vous dis que de bien des manières le Seigneur s'est fait proche de notre besoin au cours de ces années, surtout à travers les visages, les mains, le temps des amis de la Fraternité et que mystérieusement notre vie coule, se résout dans la sérénité d'un chemin qui chaque jour m'enseigne à me confier et à m'abandonner à Lui ».

La revue *Traces* est une aide à la formation du jugement avec lequel regarder les faits qui surviennent et c'est le seul instrument, en plus du site officiel de CL, dont nous nous sentons responsables. Je vous signale aussi le site de *Traces*, renouvelé depuis peu.

Toute la richesse que d'autres personnes et instruments expriment est le fruit de leur liberté et de leurs tentatives, qui seront d'autant plus riches et utiles pour tous que chez eux demeure vivace, aujourd'hui, l'expérience qui les a mus au commencement.

Avant de conclure, je vous lis le télégramme que nous avons envoyé à Benoît XVI : « Saint Père, 26 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels conclus en avance, sont en partance pour Rome pour s'unir à Votre Sainteté qui a voulu indiquer à tous les baptisés et au monde entier le bienheureux Jean-Paul II comme exemple de ce que peut faire Jésus Christ lorsqu'un homme se laisse saisir par Lui. Au cours de ces journées, nous avons approfondis la conscience que "si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle" et que Lui est vraiment utile pour le chemin de l'homme dans son rapport avec les choses et les personnes. Nous avons à nouveau fait l'expérience que la rencontre avec Jésus Christ ressuscité a ressuscité et fortifié le sens originel de notre dépendance du Mystère et le noyau originel d'évidences et d'exigences originelles (de vérité, de justice, de bonheur, d'amour) que don Giussani appelle "sens religieux". Émerveillés par les signes du réveil humain que nous voyons se produire chez nous et chez nos amis, nous sommes davantage certains que l'événement chrétien sauve l'homme des conséquences des attitudes déraisonnables face aux demandes fondamentales du cœur. Bien conscient de l'immense dette de reconnaissance de notre Fraternité à l'égard de Jean-Paul II, nous nous rendons à Rome comme des pèlerins qui, dans Votre personne, rocher qui se dresse face au monde, trouvent la sûreté pour leur propre chemin de foi, sûrs que nous pouvons Vous faire confiance. »

## **SAINTE MESSE**

(Ac 2, 42-47 ; Ps 117 2-4. 13-15. 22-24 ; 1 Pt 1,3-9 ; Jn 20,19-31)

### **HOMÉLIE DU PÈRE JAVIER PRADES**

Dans la liturgie du deuxième dimanche de Pâques, que nous sommes en train de fêter, l'Église nous propose la fête de la Divine Miséricorde. C'est un motif supplémentaire pour remercier le bientôt bienheureux Jean-Paul II qui a voulu instituer cette fête.

Nous venons de répéter ensemble, avec les paroles du psaume 117 : « Rendez grâce à Yahvé, car il est bon, car éternel est son amour ! » Pour pouvoir saisir la palpitation, le sentiment du réel que le psalmiste a exprimé dans la phrase « rendons grâce à Dieu parce qu'Il est bon, Son amour est pour toujours », nous devons écouter – ne serait-ce qu'un instant – combien est profonde en nous cette exigence du « pour toujours » dans chaque dimension de notre vie, mais surtout dans l'expérience affective. Il n'y a jamais eu d'expérience affective qui ait pu remplir notre cœur si elle n'avait pas, si elle n'a pas, ce « pour toujours » en elle : aimer « pour toujours », être aimé « pour toujours ». Le cœur ne respire que lorsqu'on vit cette dimension à la première personne. Et pourtant, nous ne pouvons pas censurer que très souvent dans la vie, nous nous surprenons à penser : « Mais cette personne pourra-t-elle encore m'aimer après ce que je lui ai fait ? », ou bien : « Mais pourrai-je l'aimer à nouveau après ce qu'elle m'a fait ? » ; et cela se produit avec les amis, avec les collègues de travail, entre mari et femme, entre parents et enfants. Nous, qui avons cette exigence constitutive du « pour toujours » dans l'amour, nous percevons que dans notre fragilité affective, cette exigence semble souvent inatteignable.

Seul celui qui saisit jusqu'au bout la tension entre ces deux aspects peut comprendre la conscience avec laquelle saint Pierre a pu proclamer aujourd'hui : « Bénissons Dieu qui dans Sa grande miséricorde nous a régénérés ». Il emploie un mot très fort, « régénérés », faire naître de nouveau, au point que l'on peut se sentir comme étant né à nouveau maintenant, même celui qui était mort, c'est-à-dire celui qui était cynique, qui était sceptique. « Dans Sa grande miséricorde Il nous a régénérés ». La grande miséricorde de Dieu nous permet de faire l'expérience d'un amour « pour toujours ». Ce que dit Pierre est très semblable à ce que dit Paul lorsqu'il parle de création nouvelle.

Don Giussani nous a rappelé tant de fois que le mot « miséricorde » devrait être effacé du vocabulaire, parce qu'il est impossible de le remplir de sens en partant de nos propres forces. Celui qui a connu la miséricorde est re-généré, tiré du néant, existentiellement pourrions-nous dire, pour renaître. Et le symptôme de cette miséricorde en action, le symptôme de cette re-naissance, est

bien désigné par la liturgie d'aujourd'hui qui parle à différentes reprises d'une « joie indicible », comme l'a proclamé le même Pierre et comme le disent aussi les Actes des Apôtres et saint Jean. Toutes les lectures d'aujourd'hui concordent sur cette joie, qui est le symptôme incomparable, le trait incomparable de celui qui fait l'expérience de la miséricorde. Nous le savons bien dans notre vie, parce que nous avons toujours été contents lorsque nous avons été embrassés de manière à renaître. Ne perdons jamais de vue les personnes qui reflètent sur leur visage cette joie incomparable. Cette joie est tellement exceptionnelle que lorsqu'on la voit, on s'y attache ; et on court derrière les personnes qui la vivent et nous les connaissons parce qu'il y en a parmi nous, et qui nous en rendent témoignage : ce sont les personnes avec lesquelles, même en étant de pauvres gens, nous pouvons dire avec le psaume – selon cet accent qui s'est rendu familier au fil des années – : Ma force et mon chant, c'est le Seigneur ».



## MESSAGES REÇUS

Très chers amis,

à l'occasion des Exercices spirituels annuels je me rappelle à vous, dans la prière et avec affection, pour renouveler le lien de communion.

« Être dans le Christ », à quoi nous invite perpétuellement saint Paul surtout à travers son témoignage personnel, est la meilleure identification de l'existence chrétienne. En effet, le chrétien, au-delà de ses limites et de sa fragilité, vit chaque action comme une invocation de la présence du Seigneur Jésus exprimée de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces. Cela nous enseigne aussi un belle prière de notre tradition dans laquelle nous demandons au Seigneur qu'Il nous inspire chacune de nos actions et qu'Il l'accompagne de Son aide pour que, ayant commencée en Lui, en Lui elle finisse.

La fascination du charisme de Monseigneur Giussani consiste précisément à proposer aux hommes et aux femmes de chaque époque le fait que dans la victoire du Christ ressuscité se produit un changement de vie. Il renouvelle le rapport avec Dieu, avec les autres et avec soi-même et ouvre tout grand, avec un humble courage, à la réalité tout entière.

Comme Benoît XVI nous le répète souvent, être témoin de cette vertigineuse position humaine est en même temps une grande joie et une sérieuse responsabilité. Comment ne pas reconnaître dans l'imminente béatification de Jean-Paul II la grâce d'être témoin ?

À tous, ma bénédiction,

*SER cardinal Angelo Scola*  
*Patriarche de Venise*

Cher père Julian,

à la veille de la Béatification du Serviteur de Dieu Jean-Paul II, je salue tous les amis de la Fraternité de Communion et Libération réunis à Rimini pour les Exercices spirituels. Quelle joie avons-nous éprouvée lorsque don Giussani nous a parlé avec enthousiasme quand le cardinal Karol Wojtyla fut élu Pape, et combien avons-nous été confirmés dans le charisme quand, avec un accent d'incomparable certitude le Pape dit « : Christ, centre du cosmos et de l'histoire ». Sa béatification nous persuade du fait que, dans la rencontre avec Jésus Christ, la vie peut se réaliser pleinement aujourd'hui.

Jésus Christ sauve le Sens Religieux. Je vous écris pour vous manifester ma gratitude pour le chemin que le Seigneur est en train de faire accomplir au mouvement en ce moment, constamment provoqué par la contemporanéité de Jésus Christ et travail de notre liberté. Je vous envoie à nouveau mon salut et je vous accompagne par la prière à Nossa Senhora Aparecida.

*SER monseigneur Filippo Santoro*  
*Évêque de Petrópolis*

## TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*Sa Sainteté  
Benoît XVI*

Saint Père, 26 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels conclus en avance, sont en partance pour Rome pour s'unir à Votre Sainteté qui a voulu indiquer à tous les baptisés et au monde entier le bienheureux Jean-Paul II comme exemple de ce que peut faire Jésus Christ lorsqu'un homme se laisse saisir par Lui.

Au cours de ces journées, nous avons approfondis la conscience que "si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle" et que Lui est vraiment utile pour le chemin de l'homme dans son rapport avec les choses et les personnes. Nous avons à nouveau fait l'expérience que la rencontre avec Jésus Christ ressuscité a ressuscité et fortifié le sens originel de notre dépendance du Mystère et le noyau originel d'évidences et d'exigences originelles (de vérité, de justice, de bonheur, d'amour) que don Giussani appelle "sens religieux". Émerveillés par les signes du réveil humain que nous voyons se produire chez nous et chez nos amis, nous sommes davantage certains que l'événement chrétien sauve l'homme des conséquences des attitudes déraisonnables face aux demandes fondamentales du cœur.

Bien conscient de l'immense dette de reconnaissance de notre Fraternité à l'égard de Jean-Paul II, nous nous rendons à Rome comme des pèlerins qui, dans Votre personne, rocher qui se dresse face au monde, trouvent la sûreté pour leur propre chemin de foi, sûrs que nous pouvons Vous faire confiance.

Père Julián Carrón

*SER cardinal Tarcisio Bertone  
Secrétaire d'État de Sa Sainteté*

26 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels sur le thème « si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle », vous sont reconnaissants du message envoyé au nom du Saint Père. La retraite s'étant terminée en avance, nous nous rendons à Rome pour nous unir à Benoît XVI et à l'Église universelle en remerciant Dieu qui, dans le bienheureux Jean-Paul II, nous

a donné un témoin si authentique de Jésus Christ unique sauveur du monde.  
Avec un dévouement filial.

Père Julián Carrón

*SER Cardinal Angelo Bagnasco*  
*Président du CEI*

Très chère Éminence, 26 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels sur le thème « si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle », ont conclu en avance leur retraite pour être tous à Rome et s'unir à Benoît XVI qui a décidé de désigner au monde entier le bienheureux Jean-Paul II, exemple de ce que peut faire Jésus Christ lorsqu'un homme se laisse saisir par Lui. Dans la fidélité au charisme de don Giussani, nous continuons de témoigner la nouveauté de vie que Jésus Christ fait fleurir en nous et parmi nous, pour le bien de tout le peuple présent en Italie.

Père Julián Carrón

*SER cardinal Stanislaw Rylko*  
*Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs*

Très chère Éminence, 26 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels sur le thème « si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle », qui se sont terminés en avance, sont en partance pour Rome pour s'unir à d'autres milliers d'amis du mouvement et à toute l'Église le jour où Benoît XVI béatifie notre grand Pape Jean-Paul II, qui a reconnu notre Fraternité comme chemin vers la sainteté de chacun de nous. Fidèles au charisme de don Giussani et au mandat missionnaire du bienheureux Jean-Paul II, « Allez par le monde entier porter la vérité, la beauté et la paix qui se rencontrent dans le Christ Rédempteur », prions la Vierge Noire de garder Votre service à Pierre pour le bien des fidèles laïcs.

Père Julián Carrón

*SER monseigneur Filippo Santoro*  
*Évêque de Petrópolis*

Très chère Excellence, tes paroles nous confirment dans la conscience de la dette de tout le mouvement à l'égard du nouveau Bienheureux et nous rendent encore plus conscients de la responsabilité de témoigner dans le monde entier que « si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle », renouvelant la fidélité au mandat missionnaire de Jean-Paul II en 1984, que don Giussani nous désigna comme la tâche de notre compagnie et que tu fus parmi les premiers à accueillir en partant pour le Brésil. Demande pour nous à la Vierge Aparecida de cheminer sur la route de la sainteté, toujours davantage identifiés au Christ qui nous a rejoint à travers le charisme de don Giussani.

Père Julián Carrón

*SER cardinal Stanislaw Dziwisz*  
*Archevêque de Cracovie*

Votre Éminence, 26 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les Exercices spirituels annuels sur le thème « si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle », ont décidé de terminer en avance la retraite pour se rendre dans la nuit à Rome, en compagnie d'autres milliers d'amis du mouvement, à la béatification de notre très cher Jean-Paul II, géant d'une foi amoureuse de Jésus Christ, qui a reconnu notre Fraternité et envers lequel nous avons une énorme dette de reconnaissance. Sachant combien a été étroit le lien du Souverain pontife avec don Giussani et CL, basé sur une consonance de regard de foi sur toute la réalité, dans la passion pour le Christ « centre du cosmos et de l'histoire », nous Vous demandons de recommander au nouveau Bienheureux toutes nos personnes. Pour notre part, nous demandons à Jean-Paul II d'être toujours un puissant protecteur dans Votre vie.

Père Julián Carrón

*SER cardinal Angelo Scola*  
*Patriarche de Venise*

Très cher Angelo, tes paroles nous ont rendus plus conscients de la portée dans notre vie de la phrase de saint Paul « Si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle ». Le Christ, en effet, est quelque chose qui nous

arrive maintenant, une nouveauté plus puissante que nos limites et que notre fragilité. Reconnaissons de nous voir rappelé en quoi consiste la fascination du charisme de don Giussani, nous demandons au bienheureux Jean-Paul II de soutenir ton ministère de témoin du changement de vie que le Christ réalise en celui qui Le reconnaît présent, signe puissant de Sa résurrection. Confiant à la Vierge la bonne issue de la visite pastorale de Benoît XVI dans ton diocèse, nous te saluons avec affection.

Père Julián Carrón

## LETTRE À LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

Milan, 31 janvier 2011

Chers amis,

J'imagine avec quelle émotion et quel enthousiasme – comme moi-même – chacun d'entre vous a reçu l'annonce de la Béatification de Jean-Paul II, fixée par Benoît XVI pour le premier mai prochain, fête de la Divine Miséricorde. Nous aussi, avec le Pape, nous nous sommes exclamés : « Nous sommes heureux ! » (*Angélus* du 16 janvier 2011).

Nous nous unissons à la joie de toute l'Église en remerciant Dieu pour le bien qu'était sa personne, avec son témoignage et sa passion missionnaire. Qui d'entre nous n'a pas beaucoup reçu de sa vie ? Combien ont retrouvé la joie d'être chrétien en voyant sa passion pour le Christ, l'humanité qui émanait de sa foi, son enthousiasme contagieux ! Nous avons immédiatement reconnu en lui un homme, au tempérament et aux paroles pénétrés par la foi, dans les discours et les gestes duquel se révélait la méthode choisie par Dieu pour se communiquer : une rencontre humaine qui rend la foi fascinante et persuasive.

Nous sommes tous bien conscients de l'importance de son pontificat pour la vie de l'Église et de l'humanité. Dans une période particulièrement difficile, il a reproposé à tous, avec une audace qui ne peut provenir que de Dieu, ce que signifie être chrétien aujourd'hui ; il offrait ainsi à chacun les raisons de la foi et encourageait inlassablement les germes de renouveau de la structure ecclésiale qui ont vu le jour avec le Concile Vatican II, sans céder à aucune des interprétations partielles qui voulaient en réduire la portée dans un sens ou dans l'autre. Sa contribution pour la paix dans le monde et pour la vie commune entre les hommes montre l'importance qu'a pour le bien commun une foi vécue intégralement dans toutes ses dimensions.

Nous connaissons le lien étroit qui, dès le début du pontificat, unissait Jean-Paul II au père Giussani et à CL, un lien fondé sur une correspondance de leur regard de foi sur toute la réalité, dans la passion pour le Christ « centre du cosmos et de l'histoire » (*Redemptor hominis*). Il nous a offert un enseignement précieux pour comprendre et approfondir notre charisme dans les différentes

occasions, multiples, lors desquelles il s'est adressé à tous les mouvements, qu'il indiquait comme le « printemps de l'Esprit », dans la mesure où, dans l'Église, la dimension charismatique est « coessentielle » à la dimension institutionnelle. Il s'est également adressé à nous à plusieurs reprises, jusqu'aux lettres émouvantes envoyées au père Giussani dans les dernières années de leur vie, alors qu'ils partageaient également l'épreuve de la maladie.

Dans le discours pour le trentième anniversaire du mouvement, en 1984, il nous a dit : « Jésus, le Christ, celui en qui tout est fait et par qui tout subsiste, est donc le principe d'interprétation de l'homme et de son histoire. Affirmer humblement, mais avec force, que le Christ est le principe et la raison inspiratrice de la vie et de l'agir, de la conscience et de l'action, c'est adhérer à Lui pour actualiser avec intelligence sa victoire sur le monde. Le croyant doit travailler chaque jour pour que le contenu de la foi devienne intelligence et pédagogie de la vie ; cela se réalise dans toutes les situations et les milieux dans lesquels il est appelé à vivre. C'est en cela que réside la richesse de votre participation à la vie ecclésiale : il s'agit d'une méthode d'éducation à la foi qui doit avoir une répercussion dans la vie de l'homme et dans l'histoire. (...) L'expérience chrétienne ainsi comprise et vécue génère une présence qui, dans toutes les circonstances de la vie humaine, fait de l'Église le lieu où l'événement du Christ, (...) vit comme la seule perspective de vérité pour l'homme. Nous croyons dans le Christ, mort et ressuscité, dans le Christ présent ici et maintenant, qui seul peut changer et change, en le transfigurant, l'homme et le monde » (Rome, 29 septembre 1984). Ces paroles sont d'une actualité impressionnante !

Avec une paternité surprenante et unique, Jean-Paul II a embrassé notre jeune histoire en reconnaissant sur le plan canonique la Fraternité de Communion et Libération, les *Memores Domini*, la Fraternité Sacerdotale des Missionnaires de Saint Charles Borromée et les Sœurs de la Charité de l'Assomption comme différents fruits nés du charisme du père Giussani pour le bien de toute l'Église. Le Pape lui-même nous a fait comprendre la portée de ce geste : « Lorsqu'un mouvement est reconnu par l'Église, il devient un instrument privilégié pour une adhésion personnelle et toujours nouvelle au mystère du Christ ». (Castelgandolfo, 12 septembre 1985)

Par conséquent, si quelqu'un a une énorme dette de reconnaissance envers Jean-Paul II, c'est bien nous.

Nous ne pouvons trouver de meilleure manière d'exprimer cette reconnaissance que de continuer à suivre son rappel plein d'autorité : « Ne permettez jamais que



le vice de l'habitude, de la "routine", de la vieillesse n'habite votre participation ! Renouvelez constamment la découverte du charisme qui vous a fascinés et celui-ci vous conduira plus puissamment à vous rendre serviteurs de la seule puissance qu'est le Christ Seigneur ! » (Castelgandolfo, 12 septembre 1985).

Pour ces raisons, nous participerons tous au rendez-vous du premier mai prochain. En conséquence, les Exercices spirituels de la Fraternité, que nous avions prévus du 29 avril au 1er mai, se termineront le soir du samedi 30 avril, afin que nous puissions nous rendre, avec tous les amis du mouvement (les lycéens, les étudiants et les adultes qui ne seront pas aux Exercices), en pèlerinage à Rome pour nous unir au Pape et à l'Église en action de grâce à Dieu qui nous a donné un témoin si authentique du Christ. Nous voulons nous grouper autour de Benoît XVI qui, dans sa grande clairvoyance, a décidé d'indiquer au monde entier le bienheureux Jean-Paul II comme exemple de ce que peut faire le Christ chez un homme qui se laisse saisir par Lui.

Demandant au père Giussani et au nouveau bienheureux Jean-Paul II d'accompagner depuis le Ciel notre fidélité à Pierre, rempart sûr pour notre vie de foi, et à la Sainte Vierge d'accomplir en chacun de nous le désir de sainteté qui est la raison d'être de notre Fraternité, je vous salue de tout cœur,

Père Julián Carrón

## Béatification de Jean-Paul II

# HOMÉLIE DU SAINT PÈRE BENOÎT XVI

*Parvis de la basilique Saint-Pierre. Dimanche 1<sup>er</sup> mai 2011*

*Chers frères et sœurs!*

Il y a six ans désormais, nous nous trouvons sur cette place pour célébrer les funérailles du Pape Jean-Paul II. La douleur causée par sa mort était profonde, mais supérieur était le sentiment qu'une immense grâce enveloppait Rome et le monde entier : la grâce qui était en quelque sorte le fruit de toute la vie de mon aimé Prédécesseur et, en particulier, de son témoignage dans la souffrance. Ce jour-là, nous sentions déjà flotter le parfum de sa sainteté, et le Peuple de Dieu a manifesté de nombreuses manières sa vénération pour lui. C'est pourquoi j'ai voulu, tout en respectant la réglementation en vigueur de l'Église, que sa cause de béatification puisse avancer avec une certaine célérité. Et voici que le jour tant attendu est arrivé ! Il est vite arrivé, car il en a plu ainsi au Seigneur : Jean-Paul II est bienheureux !

Je désire adresser mes cordiales salutations à vous tous qui, pour cette heureuse circonstance, êtes venus si nombreux à Rome de toutes les régions du monde, Messieurs les Cardinaux, Patriarches des Églises Orientales Catholiques, Confrères dans l'Épiscopat et dans le sacerdoce, Délégations officielles, Ambassadeurs et Autorités, personnes consacrées et fidèles laïcs, ainsi qu'à tous ceux qui nous sont unis à travers la radio et la télévision.

Ce dimanche est le deuxième dimanche de Pâques, que le bienheureux Jean-Paul II a dédié à la Divine Miséricorde. C'est pourquoi ce jour a été choisi pour la célébration d'aujourd'hui, car, par un dessein providentiel, mon prédécesseur a rendu l'esprit justement la veille au soir de cette fête. Aujourd'hui, de plus, c'est le premier jour du mois de mai, le mois de Marie, et c'est aussi la mémoire de saint Joseph travailleur. Ces éléments contribuent à enrichir notre prière et ils nous aident, nous qui sommes encore pèlerins dans le temps et dans l'espace, tandis qu'au Ciel, la fête parmi les Anges et les Saints est bien différente ! Toutefois unique est Dieu, et unique est le Christ Seigneur qui, comme un pont, relie la terre et le Ciel, et nous, en ce moment, nous nous sentons plus que jamais proches, presque participants de la Liturgie céleste.

« Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » (*Jn 20,29*). Dans l'Évangile d'aujourd'hui, Jésus prononce cette béatitude : la béatitude de la foi. Elle nous frappe de façon particulière parce que nous sommes justement réunis pour célébrer une béatification, et plus encore parce qu'aujourd'hui a été proclamé bienheureux un Pape, un Successeur de Pierre, appelé à confirmer ses frères dans la

foi. Jean-Paul II est bienheureux pour sa foi, forte et généreuse, apostolique. Et, tout de suite, nous vient à l'esprit cette autre béatitude : « Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 16, 17). Qu'a donc révélé le Père céleste à Simon ? Que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Grâce à cette foi, Simon devient « Pierre », le rocher sur lequel Jésus peut bâtir son Église. La béatitude éternelle de Jean-Paul II, qu'aujourd'hui l'Église a la joie de proclamer, réside entièrement dans ces paroles du Christ : « Tu es heureux, Simon » et « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. ». La béatitude de la foi, que Jean-Paul II aussi a reçue en don de Dieu le Père, pour l'édification de l'Église du Christ.

Cependant notre pensée va à une autre béatitude qui, dans l'Évangile, précède toutes les autres. C'est celle de la Vierge Marie, la Mère du Rédempteur. C'est à elle, qui vient à peine de concevoir Jésus dans son sein, que Sainte Élisabeth dit : « Bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! » (Lc 1, 45). La béatitude de la foi a son modèle en Marie et nous sommes tous heureux que la béatification de Jean-Paul II advienne le premier jour du mois marial, sous le regard maternel de Celle qui, par sa foi, soutient la foi des Apôtres et soutient sans cesse la foi de leurs successeurs, spécialement de ceux qui sont appelés à siéger sur la chaire de Pierre. Marie n'apparaît pas dans les récits de la résurrection du Christ, mais sa présence est comme cachée partout : elle est la Mère, à qui Jésus a confié chacun des disciples et la communauté tout entière. En particulier, nous notons que la présence effective et maternelle de Marie est signalée par saint Jean et par saint Luc dans des contextes qui précèdent ceux de l'Évangile d'aujourd'hui et de la première Lecture : dans le récit de la mort de Jésus, où Marie apparaît au pied de la croix (Jn 19, 25); et au début des *Actes des Apôtres*, qui la montrent au milieu des disciples réunis en prière au Cénacle (Ac 1, 14).

La deuxième Lecture d'aujourd'hui nous parle aussi de la foi, et c'est justement saint Pierre qui écrit, plein d'enthousiasme spirituel, indiquant aux nouveaux baptisés les raisons de leur espérance et de leur joie. J'aime observer que dans ce passage, au début de sa *Première Lettre*, Pierre n'emploie pas le mode exhortatif, mais indicatif pour s'exprimer; il écrit en effet : « Vous en *tressaillez* de joie », et il ajoute : « Sans l'avoir vu vous *l'aimez* ; sans le voir encore, mais en croyant, vous *tressaillez* d'une joie indicible et pleine de gloire, *sûrs d'obtenir* l'objet de votre foi : le salut des âmes. » (1 P 1, 6. 8-9). Tout est à l'indicatif, parce qu'existe une nouvelle réalité, engendrée par la résurrection du Christ, une réalité accessible à la foi. « C'est là l'œuvre du Seigneur – dit le Psaume (118, 23) – ce fut une merveille à nos yeux », les yeux de la foi.

Chers frères et sœurs, aujourd'hui, resplendit à nos yeux, dans la pleine lumière spirituelle du Christ Ressuscité, la figure aimée et vénérée de Jean-Paul II.

Aujourd'hui, son nom s'ajoute à la foule des saints et bienheureux qu'il a proclamés durant les presque 27 ans de son pontificat, rappelant avec force la vocation universelle à la dimension élevée de la vie chrétienne, à la sainteté, comme l'affirme la Constitution conciliaire *Lumen gentium* sur l'Église. Tous les membres du Peuple de Dieu – évêques, prêtres, diacres, fidèles laïcs, religieux, religieuses –, nous sommes en marche vers la patrie céleste, où nous a précédé la Vierge Marie, associée de manière particulière et parfaite au mystère du Christ et de l'Église. Karol Wojtyła, d'abord comme Évêque Auxiliaire puis comme Archevêque de Cracovie, a participé au Concile Vatican II et il savait bien que consacrer à Marie le dernier chapitre du Document sur l'Église signifiait placer la Mère du Rédempteur comme image et modèle de sainteté pour chaque chrétien et pour l'Église entière. Cette vision théologique est celle que le bienheureux Jean-Paul II a découverte quand il était jeune et qu'il a ensuite conservée et approfondie toute sa vie. C'est une vision qui est synthétisée dans l'icône biblique du Christ sur la croix ayant auprès de lui Marie, sa mère. Icône qui se trouve dans l'Évangile de Jean (19, 25-27) et qui est résumée dans les armoiries épiscopales puis papales de Karol Wojtyła : une croix d'or, un « M » en bas à droite, et la devise « Totus tuus », qui correspond à la célèbre expression de saint Louis Marie Grignon de Montfort, en laquelle Karol Wojtyła a trouvé un principe fondamental pour sa vie : « Totus tuus ego sum et omnia mea tua sunt. Accipio Te in mea omnia. Praebe mihi cor tuum, Maria – Je suis tout à toi et tout ce que j'ai est à toi. Sois mon guide en tout. Donnes-moi ton cœur, Ô Marie » (*Traité de la vraie dévotion à Marie*, nn. 233 et 266).

Dans son Testament, le nouveau bienheureux écrivait : « Lorsque, le jour du 16 octobre 1978, le conclave des Cardinaux choisit Jean-Paul II, le Primat de la Pologne, le Card. Stefan Wyszyński, me dit : "Le devoir du nouveau Pape sera d'introduire l'Église dans le Troisième Millénaire" ». Et il ajoutait : « Je désire encore une fois exprimer ma gratitude à l'Esprit Saint pour le grand don du Concile Vatican II, envers lequel je me sens débiteur avec l'Église tout entière – et surtout avec l'épiscopat tout entier –. Je suis convaincu qu'il sera encore donné aux nouvelles générations de puiser pendant longtemps aux richesses que ce Concile du XX<sup>ème</sup> siècle nous a offertes. En tant qu'évêque qui a participé à l'événement conciliaire du premier au dernier jour, je désire confier ce grand patrimoine à tous ceux qui sont et qui seront appelés à le réaliser à l'avenir. Pour ma part, je rends grâce au Pasteur éternel qui m'a permis de servir cette très grande cause au cours de toutes les années de mon pontificat ». Et quelle est cette « cause » ? Celle-là même que Jean-Paul II a formulée au cours de sa première Messe solennelle sur la place Saint-Pierre, par ces paroles mémorables : « N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ ! ». Ce que le Pape nouvellement élu demandait à tous, il l'a fait

lui-même le premier : il a ouvert au Christ la société, la culture, les systèmes politiques et économiques, en inversant avec une force de géant – force qui lui venait de Dieu – une tendance qui pouvait sembler irréversible. Par son témoignage de foi, d’amour et de courage apostolique, accompagné d’une grande charge humaine, ce fils exemplaire de la nation polonaise a aidé les chrétiens du monde entier à ne pas avoir peur de se dire chrétiens, d’appartenir à l’Église, de parler de l’Évangile. En un mot : il nous a aidés à ne pas avoir peur de la vérité, car la vérité est garantie de liberté. De façon plus synthétique encore: il nous a redonné la force de croire au Christ, car le Christ est *Redemptor hominis*, le Rédempteur de l’homme : thème de sa première Encyclique et fil conducteur de toutes les autres.

Karol Wojtyła est monté sur le siège de Pierre, apportant avec lui sa profonde réflexion sur la confrontation, centrée sur l’homme, entre le marxisme et le christianisme. Son message a été celui-ci : l’homme est le chemin de l’Église, et Christ est le chemin de l’homme. Par ce message, qui est le grand héritage du Concile Vatican II et de son « timonier », le Serviteur de Dieu le Pape Paul VI, Jean-Paul II a conduit le Peuple de Dieu pour qu’il franchisse le seuil du Troisième Millénaire, qu’il a pu appeler, précisément grâce au Christ, le « seuil de l’espérance ». Oui, à travers le long chemin de préparation au Grand Jubilé, il a donné au Christianisme une orientation renouvelée vers l’avenir, l’avenir de Dieu, transcendant quant à l’histoire, mais qui, quoi qu’il en soit, a une influence sur l’histoire. Cette charge d’espérance qui avait été cédée en quelque sorte au marxisme et à l’idéologie du progrès, il l’a légitimement revendiquée pour le Christianisme, en lui restituant la physionomie authentique de l’espérance, à vivre dans l’histoire avec un esprit d’« avent », dans une existence personnelle et communautaire orientée vers le Christ, plénitude de l’homme et accomplissement de ses attentes de justice et de paix.

Je voudrais enfin rendre grâce à Dieu pour l’expérience personnelle qu’il m’a accordée, en collaborant pendant une longue période avec le bienheureux Pape Jean-Paul II. Auparavant, j’avais déjà eu la possibilité de le connaître et de l’estimer, mais à partir de 1982, quand il m’a appelé à Rome comme Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, j’ai pu lui être proche et vénérer toujours plus sa personne pendant 23 ans. Mon service a été soutenu par sa profondeur spirituelle, par la richesse de ses intuitions. L’exemple de sa prière m’a toujours frappé et édifié : il s’immergeait dans la rencontre avec Dieu, même au milieu des multiples obligations de son ministère. Et puis son témoignage dans la souffrance : le Seigneur l’a dépouillé petit à petit de tout, mais il est resté toujours un « rocher », comme le Christ l’a voulu. Sa profonde humilité, enracinée dans son union intime au Christ, lui a permis de continuer à guider l’Église et à donner au monde un message encore plus éloquent précisément au moment

où les forces physiques lui venaient à manquer. Il a réalisé ainsi, de manière extraordinaire, la vocation de tout prêtre et évêque : ne plus faire qu'un avec ce Jésus, qu'il reçoit et offre chaque jour dans l'Église.

Bienheureux es-tu, bien aimé Pape Jean-Paul II, parce que tu as cru ! Continue – nous t'en prions – de soutenir du Ciel la foi du Peuple de Dieu. Tant de fois tu nous as bénis sur cette place du Palais Apostolique. Aujourd'hui, nous te prions : Saint Père bénis-nous. Amen.

# L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici

(Guide pour la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie du salon)

## La *Sagrada Familia* d'Antoni Gaudí à Barcelone

- 1-2 La façade de la Nativité
- 1-4 Les anges annoncent avec des trompettes la naissance du Sauveur
- 5 Le portail central, ou de la Charité
- 6 La colonne centrale du portail de la Charité. Dans le cartouche qui enveloppe la colonne, est inscrite la généalogie de Jésus ; le filet qui enveloppe la partie inférieure représente le péché de l'homme
- 7 Scène de la Nativité
- 8 L'Annonciation
- 9 Portail de l'Espérance, les noces de Marie et Joseph
- 10 Portail de la Foi, la Visitation
- 11 Portail de la Charité, Anges et bergers contemplant la Nativité
- 12-15 Joseph, Marie et l'Enfant
- 16-17 Les Mages
- 18-20 L'humanité se réjouit de la naissance du Sauveur
- 21-23 Un ange joue de la harpe sans corde
- 24 Un ange joue du luth
- 25-26 Portail de la Foi, la Présentation de Jésus au temple
- 27 Le portail gauche, ou de l'Espérance
- 28 La fuite en Égypte
- 29 Le massacre des innocents
- 30 Joseph et Jésus enfant
- 31 Les rosaires sculptés au sommet de la niche
- 32 Le portail droit, ou de la Foi
- 33 Joseph et Marie à la recherche de Jésus, et Jésus au travail dans l'atelier de Joseph
- 34-35 Jésus enfant enseigne dans le Temple
- 36-37 La partie supérieure du portail de la Charité, avec le Couronnement de Marie
- 38-39 L'entrée à la chapelle du Rosaire
- 40 Un ange

- 41 L'homme tenté par la violence
- 42-43 Figures de serpents
- 44 Façade de la Passion, Christ à la colonne
- 45 Le voile de Véronique
- 46 Scènes de la Passion
- 47 La colombe de l'Esprit Saint et l'Ascension de Jésus
- 48 Façade de la Nativité, un élément décoratif
- 49-54 Détails d'une des flèches
- 55-57 Le cyprès (l'Église) qui accueille les oiseaux (les fidèles)
- 58-62 Détails des pinacles
- 63 Au sommet du cyprès, la croix, le tau et la colombe
- 64 Le calice soutenu par le raisin
- 65 L'hostie soutenue par les épis de blé
- 66 Les pinacles qui couronnent l'édifice
- 67-68 Vues de l'intérieur
- 69 Le baldaquin et le crucifix qui surmontent l'autel
- 70-76 Détails des colonnes de l'intérieur
- 77-81 Détails des vitraux
- 82-84 Perspectives de l'intérieur
- 85 Vues des voûtes depuis le sol
- 86-91 Détails du plafond
- 92-93 La coupole de lumière qui surplombe l'autel
- 94 Détails des pinacles
- 95-97 Vues aériennes du chantier de la Sagrada Familia
- 98 La Sagrada Familia dans le contexte de la ville





## Index

---

MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOÎT XVI	3
<b><i>Vendredi 29 avril, le soir</i></b>	
INTRODUCTION	4
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO	11
<b><i>Samedi 30 avril, le matin</i></b>	
PREMIÈRE MÉDITATION – <i>Le « mystère éternel de notre être »</i>	12
<b><i>Samedi 30 avril, l'après-midi</i></b>	
SECONDE MÉDITATION – « <i>Ubi fides ibi libertas</i> »	27
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE JAVIER PRADES	45
MESSAGES REÇUS	47
TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS	49
JULIÁN CARRÓN, LETTRE À LA FRATERNITÉ DE CL	53
BENOÎT XVI, HOMÉLIE POUR LA BÉATIFICATION DE JEAN-PAUL II	56
L'ART EN NOTRE COMPAGNIE	61



